

REPRINTED FROM
THE JOHNS HOPKINS STUDIES IN ROMANCE LITERATURES
AND LANGUAGES

VOLUME XXII

L'ŒUVRE d'ANDRÉ MARESCHAL

AUTEUR DRAMATIQUE, POÈTE ET ROMAN-
CIER DE LA PÉRIODE DE LOUIS XIII

A Portion of a Dissertation submitted to the Board of
University studies of the Johns Hopkins University
in conformity with the requirements for the
Degree of Doctor of Philosophy

1928

BY

LIONEL CHARLES DUREL

THE JOHNS HOPKINS PRESS
BALTIMORE, MARYLAND

LONDON: HUMPHREY MILFORD
OXFORD UNIVERSITY PRESS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LES BELLES LETTRES," PARIS

1932

L'ŒUVRE d'ANDRÉ MARESCHAL



Digitized by the Internet Archive
in 2026

REPRINTED FROM
THE JOHNS HOPKINS STUDIES IN ROMANCE LITERATURES
AND LANGUAGES

VOLUME XXII

L'ŒUVRE d'ANDRÉ MARESCHAL

AUTEUR DRAMATIQUE, POÈTE ET ROMAN-
CIER DE LA PÉRIODE DE LOUIS XIII

A Portion of a Dissertation submitted to the Board of
University studies of the Johns Hopkins University
in conformity with the requirements for the
Degree of Doctor of Philosophy
1928

BY

LIONEL CHARLES DUREL

THE JOHNS HOPKINS PRESS
BALTIMORE, MARYLAND

LONDON: HUMPHREY MILFORD
OXFORD UNIVERSITY PRESS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LES BELLES LETTRES," PARIS

1932

COPYRIGHT 1932, BY
THE JOHNS HOPKINS PRESS



PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA
BY J. H. FURST COMPANY, BALTIMORE, MARYLAND

A
PIERCE BUTLER

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
INTRODUCTION,	9
CHAPITRE I. Biographie, Poésies, Roman,	13
II. Les Tragi-Comédies libres,	48
III. Les Comédies,	77
IV. Tragi-Comédie et Tragédies conformes aux Règles,	105
V. Critique générale,	126
APPENDICE. Les Œuvres de Mareschal,	133
BIBLIOGRAPHIE,	135
LIFE,	137

INTRODUCTION

La littérature française de 1625 à 1650 est en voie de transformation, la tragédie classique est créée à cette époque, la comédie veut se former, le roman tâtonne, la poésie de plus en plus s'achemine vers le culte de la forme et néglige l'inspiration, la critique littéraire devient plus vigoureuse. Cette littérature n'est pas l'œuvre seule des grands auteurs, car toute une génération y a travaillé, mais cependant ce n'est que lentement que la critique moderne découvre les noms de second ordre. André Mareschal qui a joué son rôle dans l'évolution littéraire de son temps n'a jamais été jusqu'à présent l'objet d'une étude particulière. Quelques savants modernes se sont occupés de lui. MM. Chardon, Lanson, Lachèvre, Marsan, Fest, Reynier, Michaut, Bray en ont parlé, mais ils se sont bornés à étudier certains aspects de son œuvre. MM. Körting, Kuchler et Lancaster se sont intéressés, les deux premiers au roman de Mareschal, le dernier à son théâtre. Fournier a publié une de ses comédies. Eudore Soulié et Georges Monval ont assuré la publication de deux actes portant la signature de Mareschal.

Nous nous proposons en cette étude de faire une revue complète de l'œuvre de Mareschal. D'abord poète lyrique, cet auteur a publié un long roman psychologique et a composé pour la scène trois tragi-comédies libres, une tragi-comédie et deux tragédies suivant les règles et trois comédies. Son théâtre montre une évolution intéressante, puisqu'il débute comme ardent partisan de toute liberté et termine en fidèle observateur des règles. Toutes ses œuvres de jeunesse débordent d'exubérance ; mais la nécessité de plaire au public l'emporta sur son désir d'écrire à son gré, et il finit sa carrière sous l'influence de Corneille, dont les sujets romains à technique savante étaient des plus applaudis. Nous espérons pouvoir faire ressortir cette évolution dans l'art de Mareschal, nous nous proposons d'examiner ses sources, ses études de caractère, sa critique des mœurs

de son époque, de faire comprendre, en somme, son rôle modeste, mais non négligeable dans la littérature du second quart du dix-septième siècle.

Nous commencerons notre travail en offrant ce que nous avons pu trouver de détails biographiques. La vie de Mareschal n'a point intéressé ses contemporains; les auteurs qui ont traité l'histoire du théâtre en France plus tard n'ont rien pu trouver. François Colletet ne paraît pas avoir fait la biographie du poète. Pellisson, Sorel, Goujet, Nicéron, le père Lelong, Beauchamps, d'Aubignac, Baillet, Guéret n'en parlent pas; Mouhy même n'ose broder n'ayant rien à inventer; Chappuzeau en 1674 ne peut que lui attribuer deux pièces, *le Capitain Fanfaron* et *Torquatus*, pièce qui n'est pas de Mareschal, mais de Faure. Les frères Parfaict et La Vallière ne connaissent que les pièces de théâtre d'Antoine Mareschal, avocat au Parlement. Jal n'offre rien, Fournier se contente de citations prises aux préfaces et dédicaces de Mareschal dans son introduction à sa réimpression du *Raillieur*.

Ce travail est le résultat d'études et de recherches faites sous la direction de M. H. Carrington Lancaster, d'abord dans les bibliothèques de l'Université de Chicago, puis à Paris à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, à la Mazarine et finalement à l'Université Johns Hopkins. Dans un premier chapitre se trouveront des détails biographiques et une étude des œuvres de Mareschal de nature non-dramatique, puis trois chapitres seront consacrés à son théâtre. Le premier traitera des pièces libres, le second des comédies, le troisième des pièces faites dans les règles. Un chapitre résumera l'œuvre de Mareschal et sera suivi d'un appendice dressant la liste des ouvrages de notre auteur et d'une bibliographie.

C'est au docteur Lancaster que vont mes grands remerciements, car c'est lui qui a rendu ce travail possible. Par ses conseils, par sa solide érudition il m'a servi de guide, m'offrant ses connaissances profondes du théâtre français avec une bienveillance accueillante. Je dois aussi remercier les bibliothécaires des universités Cornell et Princeton de m'avoir communiqué les deux éditions du roman de Mareschal. Cornell a bien

voulu me prêter celle de 1627, exemplaire unique en Amérique. A Paris j'ai trouvé le meilleur accueil dans toutes les bibliothèques. M. Auguste Rondel et M. A. Farault de Niort m'ont aidé dans la mesure de leur pouvoir. MM. Gustave Lanson, Frédéric Lachèvre, Gustave Reynier, Hippolyte Roy, Emile Magne, Walter Kùchler ne m'ont point refusé leur concours dans mes recherches biographiques. MM. E. C. Byam, Richard Parker, Gustav Gruenbaum, Gilbert Chinard, René Lamar ont aussi droit à mes remerciements car ils m'ont aidé en plus d'un point.

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE, POÉSIES, ROMAN

Notre biographie sera des plus maigres, car nous n'y indiquons que ce qui concerne Mareschal exclusivement. Personne n'a signalé la date de la naissance de ce poète dont le prénom même n'a pas été fixé car, souvent, ses œuvres dramatiques sont attribuées à Antoine, celles de jeunesse à André. Il est évident qu'André et Antoine Mareschal ne sont qu'une seule et même personne, car on n'aurait guère pu trouver à Paris à la même époque deux auteurs, tous deux avocats au Parlement qui signent A. Mareschal et font mettre tout simplement l'initiale "A" sur la page de titre de la plupart de leurs ouvrages. Des hommes de loi tenant à s'assurer la gloire de leur œuvre individuelle et ayant la même initiale se seraient certainement servi de leur prénom, et Mareschal était trop jaloux de sa gloire pour permettre à un autre de se réclamer de son nom. De plus l'humeur batailleuse des préfaces des diverses œuvres n'aurait certainement permis ni à l'un ni à l'autre de laisser l'ombre d'un doute sur la personnalité de l'auteur s'il y avait eu deux A. Mareschal. Du reste le prénom d'Antoine ne figure qu'une seule fois dans toute l'œuvre de Mareschal et encore dans un privilège, celui de *l'Inconstance d'Hylas*, et c'est à la suite de cette erreur que le nom d'Antoine s'est trouvé attaché à notre poète dramatique. A l'Arsenal se trouve un exemplaire du *Véritable Capitan* qui porte bien le prénom d'André. Or dans la préface du *Railleur*, Mareschal parle de *l'Inconstance d'Hylas* qu'il a faite et du *Véritable Capitan* qu'il fera publier. En outre, on retrouve le prénom d'André dans *les Feux de Ioye* ainsi que dans le privilège de *la Chrysolite*. Mareschal signe A. Mareschal dans deux actes notariés,¹ tandis que dans le corps des actes se trouve le nom, *André Mareschal*, accompagné de cette désignation "noble homme, aduocat en la Cour de Parlement." Il est donc permis de conclure que c'est le même

¹ Actes retrouvés et publiés par les soins de MM. Soulié et Monval; *la Correspondance littéraire*, 25 janvier 1865 et *le Moliériste*, IX, 208-209.

Mareschal qui a écrit poésies, romans et pièces et que son prénom est bien André.

Körting² semble croire que Mareschal était déjà un homme fait quand, en 1626, il composa *la Chrysolite*. Il se fonde sur la connaissance du cœur humain qui s'y trouve et sur la culture générale que le roman révèle. Körting se trompe, Mareschal n'appartient pas au seizième siècle par sa naissance; il est bien né au dix-septième, car l'imprimeur des *Fevx de Ioye* en 1625 nous déclare que le poète est en "ses jeunes ans." Ce même recueil nous apprend que Mareschal était lorrain car dans une pièce "liminaire" un sien cousin l'appelle "ce parfait miracle Lorrain" et la feuille de titre porte le nom "d'André Mareschal lorrain." Dans ce recueil l'auteur chante les louanges des Chevreuse et de Paris; son profond attachement à la maison de Lorraine saute aux yeux et nous y voyons le provincial émerveillé des splendeurs de Paris au moment du mariage d'Henriette de France avec le futur Charles I^{er} d'Angleterre. Cette petite plaquette et la protection des Chevreuse lui valurent une place dans un recueil des grands poètes de 1626, œuvre faite par le commandement du comte de Moret, ardent partisan, comme la maison de Lorraine, de Gaston d'Orléans, autour duquel se groupaient les adversaires de Richelieu. Mareschal se trouve en belle et nombreuse compagnie. A côté du maître Malherbe, Mareschal se range comme un de ses écoliers tout comme Racan, Maynard, Boisrobert, de l'Estoile, de Lingendes, Touvant, Motin, Monfuron, Tristan, la Picardière, Forget, Callier, de Crémil, Le Brun, Méziriac, Beaumont-Harley et De Bellau. La présence de Mareschal fut mal accueillie par un certain de Tornes dont la critique est restée à l'état de manuscrit jusqu'à sa publication par M. Lachèvre.³ Parce que ce ne fut pas sans doute la seule critique, Mareschal se retira volontairement des recueils suivants. Il annonce sa résolution dans la préface de ses *Autres œuvres poétiques* où il proclame le désir de faire à sa manière, de garder son indépendance, de ne pas soumettre sa Muse à un sévère travail. De plus, il laisse percer une pointe de vanité et

² Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*.

³ MS. No. 19145 de la Bibliothèque Nationale, publié par les soins de M. Lachèvre à la page 8 du *Supplément des Recueils collectifs de poésies*.

déclare qu'il a produit assez pour avoir son coin à lui. Ces poésies font voir un jeune homme qui veut se consacrer à la littérature et en vivre, car les compliments sont légion à ceux qui peuvent payer de leurs deniers les louanges ou à ceux qui peuvent rendre service. Louis XIII est glorifié, le Prince de Phalsbourg et les Chevreuse sont vantés. Ce même recueil fait savoir que le poète n'a jamais été heureux en amour pour avoir aspiré trop haut. Mareschal travaille avec ardeur car à la même époque il écrivait sa *Chrysolite* où se retrouve ce même désir de faire un roman bien à lui, une œuvre réaliste qui étudiera l'homme sur le vif, il espère que son roman sera le secret des autres ! Le roman à peine fini, Mareschal commence la *Généreuse Allemande*, tragi-comédie en deux journées avec préface retentissante où il s'attaque aux doctes, trouvant à redire aux dramaturges comme il s'en est pris aux poètes et aux romanciers qui ne pensent pas comme lui. Malgré travaux et controverses littéraires il faisait ses études en droit. Dans la *Chrysolite* il dépeint les jeunes clercs d'avocat et leurs maîtres avec un plaisir et une fierté évidents. Il devint avocat au Parlement de Paris avant le 2 juillet 1630, car ce jour-là " noble homme maistre, André Mareschal aduocat en la Cour de Parlement " ⁴ a fourni à Pierre Rocolet le livre intitulé la *Généreuse Allemande* dont il a retiré la somme de 125 livres tournois. Faire publier un livre de la grosseur de cette tragi-comédie et se le faire payer est une assez jolie réussite. Notre poète venait peut-être de passer les épreuves de réception au Parlement de Paris qu'il déclare fort rudes dans la *Chrysolite*. En effet " la dignité d'aduocat ne peut être conférée qu'à ceux qui ont déjà le degré de Docteur, ou pour le moins de Licentié au droit civil ou canon " nous apprend Charles Loyseau.⁵ C'est aussi vers 1629-1630 que Mareschal faisait jouer *l'Inconstance d'Hylas*. Il était vraiment infatigable !

Mareschal, patronné des Chevreuse, des Moret, des Phalsbourg, de Louis de Lorraine, partisans de Gaston d'Orléans, a bien pu obtenir le poste de bibliothécaire de ce prince, car nous retrouvons une lettre de Richelieu, datée du 31 décembre 1632 ⁶

⁴ Acte publié dans le *Moliériste*, IX, 208-9.

⁵ *Traité des ordres*, Cologni, 1613, p. 122.

⁶ *Arch. des affaires étrangères, France*, 1632, tome 55, fol. 538.

en faveur du Sieur Mareschal, bibliothécaire de Monsieur. Le Cardinal-Duc y déclare : " Je prends la plume pour vous (Bouthillier) prier d'en dire un mot au roy, à ce qu'il plaise à Sa Majesté de l'excepter du nombre des officiers de Monsieur qui ont commandement de sortir du royaume. Outre que c'est vn bon homme qui ne se mesle point d'affaires, il a fait déclaration pardevant les juges de Tours, là où il est, portant qu'il n'entend point suivre Monsieur, mais demeurer dans l'obéissance qu'il doit au Roy." Peu après, Mareschal dédie sa *Sœur Valeureuse* au Maréchal de Créquy, ardent partisan de Richelieu, l'auteur essuya un refus dont le Cardinal même le dédommagea en acceptant la dédicace du *Railleur* où se prodiguent remerciements et compliments.

En même temps Mareschal conservait de bons amis dont il ne manquait pas de faire imprimer les louanges en tête de ses pièces. Du Ryer et Rotrou composèrent d'élogieuses pièces " liminaires " à deux reprises pour deux de ses tragi-comédies. Des littérateurs en vogue lui rendirent ausssi le même service, Corneille aussi bien que Mairet et Scudéry. Mareschal devait alors mener joyeuse vie parfois, s'il faut en croire le fils de Colletet, qui dans la *Muse Coquette*⁷ le place parmi les poètes qui furent inspirés par la dive bouteille. La liste que dresse Colletet est longue et Mareschal se trouve en nombreuse compagnie ; Racan, Maynard, Gombaud, Corneille, Théophile, Scudéry, Tristan, Beys, Benserade, Du Ryer, de l'Estoile, Scarron, Saint-Amant, Metel, Faret semblent avoir eu le même faible.

Les dédicaces indiquent que Mareschal après avoir accepté la protection de Richelieu ne s'attacha plus à une maison quelconque, car les pièces suivantes, *le Mausolée*, *la Cour Bergère*, *le Véritable Capitan* sont protégées par la haute finance, en la personne de Montauron, par l'Angleterre en son ambassadeur, Robert Sidney, par l'armée française représentée par le maréchal Ransau.

C'est le 30 juin 1643 que l'avocat André Mareschal dressa l'acte le plus important de sa carrière d'homme de loi. Les avocats d'alors remplissaient une grande partie de la procédure. Ils rédigeaient un certain nombre d'actes, avaient leurs banc au

⁷ Année 1659, p. 157.

palais, une étude, un cabinet d'affaires,⁸ avec l'âge ils devenaient consultants,⁹ car "en France n'avons point séparé les Orateurs d'avec les Jurisconsultes, nous les comprenons tous sous nom d'aduocat" nous dit Charles Loyseau.¹⁰ Comme avocat consultant "le noble homme André Mareschal, advocat en parlement" prépara le contrat de *l'Illustre Théâtre*. En homme qui connaissait le théâtre, il sut non seulement préparer un acte qui règlement les droits des auteurs et des acteurs, mais connaissait parfaitement les rivalités d'actrices, Mareschal prévoit les difficultés quant aux distributions de rôle, quant aux congés, quant aux sorties de la troupe, etc. C'est un homme rompu aux usages du théâtre qui a préparé le contrat qui fut d'abord publié par Eudore Soulié, puis, plus exactement par Louis Moland, ensuite étudié par Henri Chardon et finalement republié et examiné par M. Michaut.^{10a}

La carrière dramatique de Mareschal se termine par la publication du *Jugement équitable de Charles le Hardy* et du *Dictateur romain*. Cette dernière pièce, dédiée au duc d'Epemon, fut probablement jouée par Molière. Avec cette œuvre Mareschal disparaît. La date de sa mort est inconnue. Druhon déclare qu'il est mort en 1645¹¹ et cite à l'appui la *Bibliothèque du Théâtre français*, qui n'en dit pas un mot. Dans les *Dossiers bleus* d'Hozier, 427, No. 6, nous avons trouvé un morceau de papier qui porte cette simple notation: "Antoine Mareschal, avocat au Parlement, auteur dramatique, 1645, a fait beaucoup de pièces." L'auteur de ces quelques mots a-t-il voulu indiquer ce qu'il croyait être la date de la mort de Mareschal? Il s'est trompé sur le prénom. Nous ne croyons pas que Mareschal mourut avant 1648, car les éditions du *Dictateur romain* de 1646, 1647 et 1648 ne portent nulle indication de sa mort et à cette époque il était la coutume de noter le décès de l'auteur dont on publiait les œuvres.

⁸ Ch. Normand, *la Bourgeoisie française au XVII^e siècle*, p. 120; R. Delachenal, *Histoire des avocats au parlement de Paris*; Compte rendu, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartres*, XLVII, 135.

⁹ *Traité des ordres*, p. 123.

¹⁰ *Traité des ordres*, p. 125.

^{10a} *La Jeunesse de Molière*, pp. 104-112, Paris, 1922.

¹¹ *Livres à clef*, Paris, 1888.

LES ŒUVRES POÉTIQUES DE MARESCHAL

La Bibliographie des recueils collectifs de poésies, 1597-1700 de M. Lachèvre, Paris, 1901, énumère¹² les titres des œuvres poétiques de Mareschal. Ce sont bien :

1. *Les / Feux de Ioye / De la France, / sur l'hevrevse / Alliance d'Angleterre / Et la Descente des Dieux en / France, pour honorer la / Feste de cette Alliance / Dediez / A Monseigneur / le DVC de trand Martin, ruë S. Iacques, / a la Vigne d'Orfin, devant les Mathu-Chevrevse / Par André Mareschal, lorrain / A Paris / Chez Ber-rins / M. DC. XXV / Avec Permission.*
2. *Recueil / des plus beaux vers / de Messievs / de / Malherbe, Racan, Monfveron, Maynard, Bois Robert, / l'Estoile, Lingendes, Tovvant, Motin, Mareschal / Et les autres des plus fameux esprits de la Cour / Par le commandement de Monseigneur / le comte de Moret¹³ / A Paris / Chez Toussaint du Bray, ruë saint / Iacques, aux Espics Meurs / MDCXXVII, avec privilege du Roy, le 2 jour de juin 1626.*
3. *Autres / Œuvres / poëtiques / du Sr Mareschal / A Paris / chez Pierre Rocolet / au Palais / en la Galerie des Prisonniers, / aux armes de la ville / M. DC. XXX / Avec privilege du Roy. Ces œuvres sont imprimées à la suite de la seconde Journée de la Generevse Allemande, Paris, Pierre Rocolet 1631, la pagination étant continue.*
4. *Le Portrait / de la ievne / Alcidiene / Par A. Mareschal / A Paris / Chez la Vevve Iean Camvsat, ruë Saint Iacques / à la Toyson d'or / M. DC. XLII.^{13a}*

Nous avons retrouvé de Mareschal deux pièces "liminaires" une faite pour Du Bail dont le *Roman d'Albanie et de Sycile* parut à Paris, chez Pierre Rocolet, en 1626 et une autre pour le *Véritable Coriolan* de Chapoton en 1638.

Les Feux de Ioye de la France ne sont qu'une petite plaquette de 76 pages, dédiée au duc de Chevreuse. Mareschal débute comme il le fera toujours par force compliments d'une exagération marquée. Ses vers sont "les enfants de vos mérites,"

¹² I, pp. 237-8 et IV, pp. 151-8.

¹³ Moret faisait partie du conseil de vauriennerie de Gaston en 1627 selon M. Lachèvre, *Blot*, p. xv.

^{13a} L'ouvrage n'est pas un roman comme l'a cru d'abord M. Lancaster, *History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, Part I, p. 326; on trouvera d'ailleurs une rectification de ce détail dans la seconde partie de son ouvrage, p. 803.

“l'abrégé de vos vertus.” “Une sevre lettre de vostre nom est plus grande en mon Esprit que tous les escrits de Ronsard et toutes les victoires d'Alexandre.” Estienne Brun présente en un sonnet *les Feux de Ioye* que Mareschal, dit-il, a dû faire connaître par les feux de ses vers. Un cousin, C. Mareschal, en une ode présente le second poème de la plaquette en disant que les vers s'en distinguent par “tant d'ornement” en l'honneur de “Cet Astre de nostre Prouince / Ce parfait miracle Lorrain.”

L'imprimeur a jugé utile de présenter lui aussi la plaquette en déclarant qu'elle ferait honte aux ouvrages de “longueur ennuyeuse.” Il ajoute qu'on y trouvera “force de pensées” et “une diction si douce, si claire et non commune,” “l'ordre, la diversité et la richesse des vers.” Il termine en exprimant la crainte que l'auteur “en ses jeunes ans” ne s'offense de la liberté que le libraire a prise de faire imprimer ces œuvres que le poète ne destinait qu'au duc de Chevreuse.

L'œuvre entière se rapporte surtout au duc de Chevreuse, le premier poème de 90 strophes de dix vers chante l'alliance d'Angleterre accomplie par le mariage d'Henriette de France au Prince de Galles, le futur Charles I^{er}, événement où Claude de Lorraine et sa femme, la célèbre duchesse de Chevreuse jouèrent un rôle considérable. Le second poème du recueil s'intitule: *La / Descente / des Dieux / en France / Pour honorer la feste des Alliances de la France et de l'Angleterre / Et pour accompagner Madame en son voyage.* Il se compose de huit sonnets où l'Amour, le Soleil, Junon, Pallas, Henry le Grand, Diane, Mars et Vénus s'adressent à tour de rôle à la France, à Louis XIII, à la Reine-Mère, à la Reine, à Gaston d'Orléans, à Henriette de France, au duc de Chevreuse et à sa duchesse. La plaquette se termine par une ode au duc de Chevreuse en neuf strophes de dix vers.

Dans son premier poème, Mareschal offre à son lecteur une image claire et vive de la réjouissance de Paris le soir en 1625. Le poète fait revivre ces immenses brasiers où

Ces feux croissent de plus en plus
Tout fume, tout brille, tout tonne
(Voicy la France et l'Angleterre)
Voicy ces deux yeux de l'Vniuers.

Paris a toujours été le même Paris, car le voilà chez Mareschal

“ couronné d'éclats et de tonnerre, avec son fleuve ardent, ses deux superbes ponts, la ioye allumant les canons.” Malheureusement à sa description de Paris en fête, Mareschal a dû ajouter force compliments des plus ordinaires aux grands et surtout a-t-il péché par préciosité, cet ardent admirateur avoué du Cavalier Marin. “ La fin sans fin de ce beau jour ” amène “ Cette heureuse et fatale nuit ” où “ La Lune . . . croissant sembloit descroistre ” pour entrer au Louvre où sont de “ Braves demy-Dieux,” entre autres “ Ce grand Prince que la Lorraine / Fait reluire aux bords de la Seyne.” Quant à Henriette, l'épousée, elle a tant d'appas que sa beauté surmonte celle de la mère du poète ! Quant au roi, il surpasse aisément Jupiter. L'œil d'Henriette vaincrait un Dieu, celui de Madame de Chevreuse le rendrait misérable. Chevreuse, lui, suit la trace de Mars et il est “ l'étonnement des Cieux, la merueille de la Terre ” ! Il part mieux “ accompagné que Iason ” et Mareschal termine en lui recommandant bien de faire d'illustres exploits afin de lui assurer comme poète d'amples matières.

Le Recueil de 1626 que Toussaint du Bray publia sous la date de 1627 montre Mareschal en illustre compagnie. Le libraire annonce que les pièces du recueil sont toutes “ sorties de Monsieur de Malherbe, et de ceux qu'il avouë pour ses écoliers.” Mareschal y est représenté par 17 morceaux, dont cinq sont pris aux *Fevx de Ioye*, un a servi au roman de Du Bail, sept autres feront partie du recueil que Mareschal publiera en 1630. Il ne s'y trouve que quatre autres pièces ; ce ne sont que des morceaux de circonstance faits pour le moment et qui n'ont nulle importance à part les quatre vers où le poète exprime une opinion peu favorable au sexe faible. En chantant la guérison du mari de Mlle A, il s'y adresse à la femme en ces termes :

Rare exemple de chasteté
De qui la veritable gloire,
Surmonte en sa fidelité
De tout ce sexe la mémoire.

La présence de Mareschal dans ce recueil semble avoir été assez mal accueillie, comme nous l'avons indiqué plus haut. Un certain de Tornes protesta au nom d'Apollon contre “ ce poète nouveau / Qui vient troubler notre fontaine,” “ il fait horreur à tous, car il ne lui faut ni fers ni clous à son Pégase qui vole.”

Dans l'avant-propos au Lecteur des *Autres / Œuvres poétiques / du Sr Mareschal*, l'auteur explique ce que M. Lachèvre ignorait sur la raison de son ostracisme des recueils subséquents. Mareschal y déclare s'être volontairement retiré de si illustre compagnie et il a besoin d'avouer, dit-il "que la facilité que ie treuve à faire des vers est presque le seul mouvement qui porte mon Génie à ce doux exercice où le plaisir et l'ardeur m'entretiennent sans contrainte aussi bien que sans peine; et que l'honneste et loüable dessein d'écrire ne me force pas assez pour violer le droict de ma paresse. Ainsi que ie conçois facilement, i'enfante sans travail et iamais deux moments ne m'ont tenu l'esprit arrêté sur une mesme pensée." Il ajoute qu'il n'y a pas grand plaisir de se faire "d'Apollon un Dieu de sueur, ceux qui travaillent n'entrent que rarement dans le temple de la gloire. Quelle manie d'écrire des vers si contraints, si extravagants ou si lasches que le papier lorsqu'on le noircit en deuroit rougir." C'est par scrupule, ajoute-t-il, que "ie me suis retiré de ce beau Recueil de Vers où mon honneur estoit assuré par la compagnie de tant de noms glorieux de qui l'ombre seule estoit suffisante de faire creuer d'Enuie . . . ie me suis reserré tout seul à part en ce petit lieu reculé." "La raison iointe à mon courage m'a porté à cette resolution," car de ses ouvrages il veut "tout seul en auoir ou le blasma ou la satisfaction."

Ce recueil de six mille vers, Mareschal donne ce chiffre, se compose de huit genres de poésies; trois épigrammes, six stances, trois odes, huit sonnets, deux élégies, un tombeau, cinq chansons et cinq récits. La forme en est variée, mais hélas! non pas les sujets. Tous ces poèmes se rapportent, sauf une dizaine qu'il aurait mieux valu ne pas écrire, soit aux grands dont Mareschal quémande la faveur, soit aux amours malheureuses du poète. Mareschal chante Louis XIII et le prie :

Grand Roy, vois tous ces Dieux à tes pieds abattus
Adorables ailleurs, adorer tes vertus ¹⁴

ce qui n'empêche nullement l'auteur dans la pièce suivante d'offrir des stances à l'Illustrissime Cardinal de Lorraine dans lesquelles il entrevoit celui-ci gouvernant le monde par le cœur aidé toutefois de son frère "par la force des armes." Mareschal

¹⁴ *Le Soleil / Au Roy.*

célèbre la paix de défaite que le Prince de Phalsbourg rapporte en Lorraine :

Sur nous il n'est plus de tonnerre
Nul mal ne nous peut arriver
Et rien ne nous fera la guerre
Que le vent, la pluye et l'Hyver.¹⁵

A côté de cette note claire et sincère, Mareschal greffe ce compliment à ce prince :

Enfin le Ciel rit à nos vœux
.
Et fait la Discorde fuir
Moins pour obliger la Lorraine
Que pour l'honneur de t'obeïr.¹⁶

La duchesse de Chevreuse, dont les charmes ont amené plus de combats qu' Hélène, est toujours la

Merveille de Beutez. . . .
Qui sert à ce pays de Soleil et de iour ¹⁷

Les offrandes s'adressent à des nobles, voire à des gens de robe. Parmi celles-ci la première strophe du *Réveille-Matin d'Alidor*, *Stances en faveur du Baron de Maupas* est ce qu'il y a de meilleur :

Que ce iour est plaisant et beau
Le Soleil au sortir de l'eau
Sembloit rire à la terre en sautant le Monde :
Je pense qu'il auoit laissé
Quelque Nymph au dessous de l'onde
Qui l'auoit dans son liet cette nuict caressé.

Ces citations démontrent que Mareschal exagérait quand il prétendait ne pas travailler ses vers, car on n'arrive pas sans "sueur" à une telle régularité de versification. Mareschal est toujours facile à saisir, sa pensée est simple et claire, mais qu'il a dû peiner pour entasser tant de qualificatifs et de métaphores aux grands ! Vraiment notre poète se trompe, il a subi la double influence de Malherbe et de Marini, deux maîtres qui exigeaient de leurs disciples avoués travail et sueur pour arriver au résultat

¹⁵ A Monseigneur le Prince de Phaltzbourg / Pour Estrennes.

¹⁶ A Monseigneur le Prince de Phaltzbourg / Pour Estrennes.

¹⁷ A Madame la Duchesse de Chevreuse sur sa demeure en Lorraine et les combats que l'on fit en son honneur.

convoité. Il est à noter que Mareschal proclame fièrement sa dette à l'égard de l'Italien tandis qu'il s'imagine s'être libéré du joug de Malherbe.

Heureusement Mareschal ne s'est pas contenté d'encenser les grands, il a su chanter ses propres amours. A en juger par ses poésies, il a été toujours malheureux, car il perd invariablement la bien-aimée. Soit qu'elle l'oublie, soit qu'il ait aspiré trop haut, après avoir été agréé il est repoussé. Une fois il a visé si haut qu'il n'ose avouer ses sentiments; ailleurs c'est une vision masquée, entrevue à l'église mais qui reste inconnue. Cloris a la petite vérole, Phyllis lui est ravie par des parents qui la mettent en religion. Toutefois il est juste d'ajouter que cette même Phyllis, après avoir encouragé le poète, ne lui était pas demeurée fidèle.

Une note personnelle se fait voir parfois avec simplicité en des vers tels que :

Mon nom n'est plus dedans sa bouche
 Mon amour a quitté son cœur
 Elle se plaist à ma longueur
 Sans que mon martire la touche
 Ces accents si doux autrefois
 Et de mon cœur et de ma voix
 N'ont plus de pouvoir auprès d'elle.
 Nous n'avons d'autre passion,
 Elle qu'à se rendre infidelle
 Moy, qu'à mourir d'affection.¹⁸

Olympe profane ses sacrifices, elle est grande dame et le poète demande tout simplement :

Ce temps qu'on vous a veu m'aymer
 Olympe, estiez-vous pas la même ?¹⁹

Et puis à la fin vient la résignation :

Et l'amour qui saisit mon ame
 Luy-mesme le vouant à Dieu
 Ne me laisse de nostre flamme
 Olympe, que le mot d'adieu.²⁰

¹⁸ Deuxième strophe de l'Ode: *Cette belle Reine des Ames* (Se trouve aussi dans le recueil de 1626).

¹⁹ Ode: *Cette belle Reine des Ames*, 8e strophe.

²⁰ Même Ode, 27e strophe.

Quand le poète n'ose avouer son amour, il s'écrie :

Moy-mesme ie nourry ma playe
 Je suis si ialoux de mes pleurs
 Que ie ne veux pas qu'on essaye
 A me dérober mes douleurs.²¹

De ces vers il ne faudrait pas conclure que Mareschal soit un romantique méconnu de 1630, car à côté de ce lyrisme pur et simple, il étale exagérations, banalités et préciosité. En voici des exemples :

Que i'estime heureux ma prise
 Et mourrois de n'en mourir pas.²²

Quand Phyllis le revoit, c'est "l'humaine" qui rit et persécute, et l'amant de dire :

I'adore votre cruauté
 Qui me donne la liberté

.

Mourons; puis qu'aussi bien aux loys que ie doy suivre
 C'est mourir que de vivre.²³

Cette même Phyllis, "beauté si rare," nous apprend le poète ailleurs, n'écrit pas, car "sa main est glacée et son cœur aussi." Quant à Dorimène, Mareschal va "Consumer ma flame dans mes pleurs," car :

Il faut mourir; c'est le fruit de ma peine
 Vous le voulez, ingrate Dorimene
 Et mon amour consent à mon trépas.²⁴

Mareschal a tenu à publier toutes ses œuvres poétiques et il a ajouté à la fin du recueil une dizaine de morceaux où il chante maquereau et maquerele, courtisanes et vieillards jetés par la fenêtre par deux *volontaires*. Un récit pour un petit ballet de rien termine le volume, où amants, héros et nymphes débitent des platitudes.

Après le recueil de ses *Autres œuvres poétiques*, Mareschal ne publia plus de poésies sauf le *Portrait de la Jeune Alcidiane*, qui ne semble être connu que de M. Lachèvre. M. A. Farault,

²¹ *Stances* : De plus beaux yeux que ceux d'amour, 5e strophe.

²² *Stances*, 1re strophe.

²³ *Chanson* : Ne riez plus de mes pleurs.

²⁴ *Chanson* : Il faut mourir, c'est le fruit de ma peine.

conservateur de la Bibliothèque municipale de Niort, a bien voulu nous faire copier cette petite plaquette qui comprend une épître à Mademoiselle d'O., un sonnet, une épigramme à cette même personne, un avis au lecteur de sept pages. Le portrait par lui-même se compose de cinquante-deux strophes de huit vers.

Mareschal commence comme d'ordinaire en expliquant son œuvre, en se défendant, tout en donnant quelques coups de griffe à des adversaires anonymes. Avec un désir naïf de prôner ses œuvres il nous apprend que ce portrait a fort couru Paris, "comme un inconnu à force d'avoir été avoué." Il explique que le nom d'Alcidiane lui vient "d'un de nos plus fameux Romans," avoue qu'il ne hait "point tant ces gallantries d'Alliances et de Noms," et "demande grâce pour quatre ou cinq stances" que la pudeur de la demoiselle n'a pu approuver; mais, ajoute-t-il "il n'y a point de portrait de beauté sans le sein; du reste peindre une gorge nue n'est pas la montrer réellement." C'est la modestie de la jeune fille qui a eu une fausse alarme; "mouchoirs et collets n'ont pas failli à leur tâche," car il va sans dire que le poète n'a point vu les détails intimes qu'il ne décrit que d'imagination.

Mareschal annonce que "le style paraîtra nouveau malgré les mille images tracées par les plus fertiles écrivains." Il est sûr que son portrait n'est pas le meilleur, mais il le croit le plus long et le plus achevé "en nostre langue." Il s'attaque à ces "esprits stériles" qui "font les sobres et les retenus pour ce qu'ils n'ont qu'un petit fonds, ils sont forts en promesses, faibles en exécution." D'autres rejettent de leurs compositions "roses, lys, diamants, perles, œillets, rubis, neige et corail" et "ils se perdent dans toutes sortes de science pour ne pas être métaphoriques." Mareschal, lui, se servira des "choses les plus rares, les plus brillantes que l'imagination pourra lui fournir." Il va dépeindre le visage plutôt que l'esprit, le sein plutôt que la doctrine. Mareschal reconnaît sa dette à l'égard du Cavalier Marin dont *l'Adone* est responsable des traits les plus rudes et les plus hardis.

En 1641, Mareschal proclame encore une fois sa liberté d'auteur en ces termes: "Je ne blâme point la façon d'écrire de ceux qui n'ayment pas celle-cy, ie laisse la liberté à chacun, mais ie prétends qu'il me sera bien permis de soutenir la mienne. Oui,

ie fay gloire d'avoir imité ce Génie admirable." Il ajoute qu'il a touché à Marin avec un scrupule de religion et qu'il ne lui a pris que "le style et quelques légères couleurs non pas la touche ni le dessein ni les traits."

L'histoire du Marinisme et du Gongorisme en France reste à faire; quiconque l'entreprendra pourra puiser en ce portrait de Mareschal; hyperboles, antithèses, métaphores, *concetti* et *clinquant*. D'abord Mareschal se demande si pour faire ce portrait:

L'Ancre est-elle un digne crayon?

En une invocation à Cupidon, il prie Amour de se faire peintre; une de ses flèches sera le pinceau et "ses ailes pour crayon formeront une plume." Puis Mareschal nous raconte qu'à la conception de Mlle d'O: "L'illustre Sœur du Dieu des iours" qui "naît et meurt douze [*sic*] fois l'année" "brilloit dans le Ciel, d'Astres environnée"; puis, après que "Neuf fois son front s'estoit perdu," Alcidiene fut tirée "de sa sombre et natale maison" et Nature:

Fit luire deux Soleils sur vn mesme Horison.

L'enfant grandit et posséda toutes les beautés de sa mère que le poète chante en passant. Alcidiene "n'étalle point ni cache sa beauté" et son portrait physique commence:

Son teint est vn celeste fard
Vn colory mêlé sans art
Vn sensible cristal, vne viuante nuë
Vne glace de chair, vn air de sang formé
Vne fraîcheur vermeille, vn rayon animé
L'éclat que rend l'Aurore nuë
Vne quint'essence inconnuë
Vn Ciel fait de iasmins, de roses parsemé.

Ses doigts sont de "pliants fuseaux, de potelez roseaux, des rameaux d'albâtre, des remuants trésors, dix scauants écoliers et de petits jaloux." Son front, "table de marbre," est surmonté de cheveux qui "pour n'en point partir font dessus mille nœuds." Les sourcils, "ces mobiles forts," ont été noircis du feu de ses beaux yeux; son nez est un beau tertre

Qui separe à l'égal deux parterres de fleurs.

De ses lèvres, "corail respirant, œillets doublés," sortent un

“air d’ambre, de musique, de iasmin, le ris, la parole et le silence” même. Quant aux dents

l’Orient perd l’espérance
De faire comparer ses perles à ses dents,

qui sont de “petis rochers comme tuyaux formez” pour que sa voix en sorte plus belle. Son menton offre une fossette “Qui sert de lieu d’embûche” à l’Amour, “enfant folâtre” qui, “Niché dedans le creux de ce tremblant rocher,” voit “ces boules de neige animées” avec leurs “Rouges fraizes d’amour. . . . Cerises de nectar et framboises de chair.” Puis Mareschal remonte à ces :

Clairs Soleils, Etoilles si nettes
Flambeaux roulans, viues Planettes
.
.
.
.
.
.
.
Astres d’Amour, d’heureux presage
Ames visibles du visage
.
.
.
.
.
.
.
Ces truchemens du Cœur, ces fenêtres de l’ame,
Clairs et viuants miroirs, Oracles d’un Amant
Ces Orateurs muets qu’on entend clairement
.
.
.
.
.
.
.
Douce prisons, d’aymables peines
Magazins d’invisibles chaines
.
.
.
.
.
.
.
Doy-je les nommer des soleils
Feux, éclats, Astres sans pareils?

Pour arriver à de tels vers il faut une technique serrée, car dans les cinquante-deux strophes de huit vers, l’arrangement métrique est rigoureusement observé; les premiers, deuxièmes, sixièmes et septièmes vers ont huit pieds; les vers trois, six et sept se terminent toujours en une rime féminine, les autres sont masculins; les alexandrins ont la césure à l’hémistiche; la rime est choisie pour plaire à l’œil aussi bien qu’à l’oreille, les enjambements sont rares.

Nous n’avons pu retrouver que deux pièces “liminaires” de Mareschal, il semble en avoir fait bien moins qu’il n’en a reçu. Mareschal a composé ces deux petites pièces, l’une pour du Bail, l’autre pour Chapoton. En compagnie de Brun, il a contribué quelques vers au *Roman d’Albanie et de Sicyle* de du Bail,

Paris, 1626. Notre poète y loue le romancier de “ces beaux traits de passions” qu’il sait feindre et décrire. Mareschal voit dans ce roman “Vn Prince devenu Berger” “Parmy les vaches dans les bois.” Dans les vers faits pour le *Veritable Coriolan*, Paris, 1638, Mareschal se trouve en plus grande compagnie, car cette pièce, qui n’observe ni l’unité de lieu ni celle de temps, a reçu les louanges de Baudouin, Beys, Rotrou, Colletet, Regnault et Rouvière. Mareschal trouve les vers de Chapoton polis, sa veine hardie. Il prophétise que cette tragédie fera vivre glorieux ce “Jeune Pere François d’un grand Prince Romain.”

En somme, Mareschal comme poète a joué un rôle intéressant. Il tient à se croire indépendant, libre de la leçon de Malherbe, mais il la subit sans s’en rendre compte. Sa versification a connu la discipline. Pour se faire publier et pour vivre Mareschal a dû cultiver les grands; pour éviter “la sueur d’Apollon” il est tombé dans le raffinement de Marini; mais, il a droit à un souvenir, car, vers 1625, il a su faire un tableau de Paris en fête et il a pu exprimer en des vers personnels une vraie souffrance avec simplicité, avec clarté, avec sincérité.

* * *

Avec la hardiesse de la jeunesse, Mareschal ne se contenta pas d’aspirer à réformer la poésie, à revendiquer son droit de faire selon son bon plaisir, il voulut aussi donner le modèle des romans, car il n’était pas satisfait de la littérature romanesque contemporaine.

Son roman mérite-t-il les louanges de Körting²⁵ ou la censure de M. Reynier?²⁶ Il est venu à une époque des plus intéressantes pour le genre romanesque en France, comme le dit M. Abel Le franc,²⁷ car “le roman religieux y naît avec Camus; . . . le roman politique avec *l’Argénis* de Barclay (1621) . . . le roman satirique avec Lannel (1624),—le roman allégorique pur avec *l’Endymion* de Gombault (1624),—le roman géographique et politique avec le *Polexandre* de Gomberville (1632),—le roman historique avec *l’Ariane* de Desmarets de Saint-Sorlin (1632),²⁸—le roman psychologique avec *la Chrysolite* de Mares-

²⁵ *Geschichte des französischen Romans im XVII. Jahrhundert*, Ch. 5.

²⁶ *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, pp. 239-242.

²⁷ *Revue des Cours et des Conférences*, XIV, T. 1, p. 486.

²⁸ Il ne faut pas oublier que *l’Astrée* avait son côté historique.

chal (1627).” M. Le Breton ²⁹ trouve rare le nombre de critiques qui se sont occupés des romanciers au XVII^e siècle, mais il se contente de faire l'étude littéraire d'une douzaine de romans à peine, dont deux seuls, *l'Astrée* et *Francion* ont précédé *la Chrysolite*, œuvre qui ne l'a point intéressé. Cependant l'avocat de Mareschal a droit à sa place parmi “ces bergers enrubannés” qu'affectionne M. Le Breton et “les gens de moyenne ou de basse condition” qui se trouvent chez Sorel. M. Le Breton trouve à redire à la classification des romans du XVII^e siècle par Körtling, savant allemand qui fut le premier à établir la valeur psychologique de l'œuvre de Mareschal et le Français ne parle même pas de *la Chrysolite*. M. Reynier a étudié le roman sentimental jusqu'à *l'Astrée* ³⁰ et nous pouvons tirer de son travail une idée de ce que furent vers 1627 les romans chevaleresques et d'aventures, les histoires tragiques, les romans mondains, pastoraux, mythologiques et religieux qui florissaient alors. M. Reynier nous apprend ³¹ que les petits livres de cette époque révèlent que “l'amour était la grande occupation des mondains qui en voulant discipliner et spiritualiser l'amour ont fini par le confondre avec la galanterie.” Comme plus tard à l'hôtel de Rambouillet, “ce sera toujours le même soin de distinction, le même dédain de toute vulgarité et de toute violence, le même effroi de ce qu'il y a d'instinctif et d'individuel dans la passion.” M. Reynier a pourtant bien raison, à en juger par la lecture d'un roman des plus populaires de cette époque, *les Travaux d'Aristée et d'Amarille*. En 1624 ce roman en est à sa septième édition, le privilège de l'édition avouée de l'auteur le Sieur de Cury est du 19 juillet 1619. Le Seigneur de *Cury curieux* comme il s'appelle promet à ses lecteurs qu'il n'y aura rien “contre la vertu, l'honneur et les bonnes mœurs.” C'est tout bonnement l'histoire platonique du héros et de l'héroïne, berger et bergère, qui sont victimes de la médisance. C'est contre ce genre de romans pleins de fadeur étudiés par M. Reynier que Mareschal élève la voix, mais M. Reynier se refuse à lui rendre cette justice.

Trois critiques ont tâché de placer l'œuvre de Mareschal en son milieu et de faire comprendre sa valeur ou sa non-valeur.

²⁹ *Le Roman au XVII^e siècle*, p. vi.

³⁰ *Le Roman sentimental avant l'Astrée*.

³¹ *Op. cit.*, p. 343.

Ce sont Heinrich Körting et MM. Walter Küchler et Gustave Reynier. Körting, le pionnier, a étudié les œuvres capitales dans son histoire du roman au XVII^e siècle. Il place justement *la Chrysolite* parmi les œuvres à tendances purement réalistes et réformatrices,³² à côté de celles de Tristan l'Hermite et de Cyrano de Bergerac. Pour lui Mareschal a fait œuvre de maître. Il est le créateur du roman psychologique en France au XVII^e siècle et digne d'être mis à côte de Molière.³³ M. Küchler a étudié les origines du roman psychologique en France à ce même siècle³⁴ et il fait ressortir que son prédécesseur, Körting, a ignoré trois autres romans psychologiques du XVII^e siècle dont deux ont précédé *la Chrysolite*. Ce sont *les diverses Affections de Minerve* d'Audiguier et *la Floride* de Du Verdier. M. Küchler ne manque pas aussi d'attirer l'attention sur *l'Histoire de Stelle et Corilas*, qui se trouve dans *l'Astrée*. Minerve et Floride, les deux héroïnes, sont des coquettes qui font selon leur humeur comme l'a fait la Stelle de d'Urfé, comme le feront la Chrysolite de Mareschal et bien plus tard (1644) la Belinde de du Bail dans *les Galanteries de la Cour*.³⁵ M. Küchler se joint à Körting pour admirer la psychologie de Mareschal et en proclamer la fine observation. M. Reynier³⁶ place *la Chrysolite* parmi les nombreuses nouvelles galantes, ou histoires, du commencement du siècle; il y trouve bien plus de promesses que d'observation. Il juge la psychologie étudiée "d'une façon par trop superficielle," noyée "dans une intrigue surchargée d'incidents, encombrée de médiocres comparses." M. Reynier ajoute que Mareschal s'est contenté d'arranger un peu une histoire de l'époque, que Chrysolite est la fille de Hotman, "fastueux trésorier de l'épargne qu'on avait vu se rendre avec un train de prince

³² *Op. cit.*, p. 265.

³³ *Op. cit.*, p. 134.

³⁴ *Archiv für das Studium der Neuren Sprachen und Literatur*, 1909, vol. 123, p. 88, suiv.

³⁵ Le même du Bail avait publié en 1623 un roman, *les Amours d'Amisidore et de Chrysolite*, dont naturellement M. Küchler ne parle pas, car il n'y a nulle psychologie. Mareschal a pu y prendre le nom de son héroïne, car l'auteur annonce qu'on y trouvera décrite l'inconstance des amoureux de ce temps. L'ouvrage de du Bail n'est qu'une série d'aventures où les amants sont séparés par des questions de fortune, mais l'héroïne épouse un autre que celui qu'elle aime.

³⁶ *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, pp. 239-242.

à sa maison des champs, cinquante cavaliers lui faisant escorte.” Malheureusement c’est tout ce que nous apprend M. Reynier de cette histoire et lui-même n’a pas pu encore nous fournir d’autres détails ni de sources. Tout ce que nous avons pu retrouver c’est une phrase dans les *Mémoires et Journal* de Pierre de l’Estoile, année 1594, qui nous apprend que “ Hotman, trésorier de l’espargne passant par la Vieille-rue-du Temple, avec un train de 45 chevaux pour s’en aller en une sienne maison des champs fist mettre tout le monde aux fenêtres, pensant que ce fust quelque prince qui passast, tant la pompe et suite de messieurs les trésoriers estoit grande.”⁸⁷ Le roman de Mareschal commence en 1621 avec le siège de Montauban. Nous sommes loin de 1594. M. Reynier ajoute qu’une “ clef a été imprimée et jointe au volume, à l’usage des lecteurs peu perspicaces,” mais il ne nous dit pas où se trouve cette clef et nous n’avons pu la retrouver dans les six exemplaires du roman que nous avons eus sous la main. Celui de la Bibliothèque Nationale, BN Y2 7107, édition de 1634, porte bien une clef manuscrite sur les feuillets de garde, mais il est impossible d’en déterminer la date.⁸⁸ Il s’y trouve les Guillon, les le Cogneux, les Tronchet, les Prevost, les Hotman, noms qui se retrouvent dans Tallement des Réaux, qui prend un malin plaisir à décrire tous ces bourgeois-gentilshommes d’alors. Cette clef a sans doute été faite après coup. Ce qui nous porte à ne point l’accepter comme contemporaine c’est le fait que la ville de Chalcis de l’œuvre de Mareschal y est déclarée être la Rochelle; or le roman de Mareschal a été écrit en 1626, le privilège étant du 3 février 1627, et l’auteur nous dit bien que l’action de son roman dure cinq ans. Comme le siège de Chalcis a lieu au commencement de l’ouvrage, il ne saurait être question du siège de la Rochelle, mais il se trouve précisément que la ville de Montauban fut assiégée en 1621 et que le siège dut être levé à cause des froids de l’hiver, faits que nous raconte de Pontis en ses *Mémoires*.⁸⁹ Dans le roman de Mareschal le siège de Chalcis est abandonné pour la même raison. Du reste, on sait

⁸⁷ Tome XV, *Mémoires* (Michaud et Poujoulat), p. 243.

⁸⁸ Serait-ce l’exemplaire du Catalogue Cangé (p. 106) dont parle Drujon (*Livres à clef*) qui décrit cet exemplaire de la seconde édition comme étant accompagné d’une clef manuscrite et n’étant cité nulle part.

⁸⁹ T. 20, *Mémoires* (Michaud et Poujoulat), p. 481.

bien que l'on ne saurait trop se fier aux clefs qu'offrent les plus avertis.

Puisque tous les critiques s'accordent à trouver belles les promesses de Mareschal, examinons l'œuvre elle-même et commençons par l'épître dédicatoire et la préface. A la feuille de titre nous trouvons :

La / Chrysolite / ov / Le Secret / des Romans / Par / le Sieur Mareschal / A Paris / Chez Toussaint du Bray : / rue Saint Jacques aux Espics-Meurs. / M.DC.XXVII / Avec privilège du Roy.

Le privilège est du 3 février 1627, au nom d'André Mareschal. Il n'y a point d'achevé d'imprimer. Une seconde édition parut en 1634 chez Nicolas et Jean de la Coste, à Paris. Le roman est dédié à Louis de Lorraine en une épître dédicatoire où les termes louangeux ne sont point épargnés. Mareschal insiste que son œuvre "n'est pas un roman . . . mais le secret des autres, ou celui qu'ils deuroient avoir." Dans la préface l'auteur s'explique : son œuvre est à la fois un roman et une histoire, mais il laisse à ses lecteurs de deviner si c'est œuvre de fantaisie ou de vérité ; il faudra, comme les lecteurs de Rabelais, lever "l'écorce du bois et trouver la moëlle dessous." Mareschal ajoute que le secret de son art est ou d'avoir mis dans son livre ce qui est vrai ou d'avoir revêtu le faux de telles apparences qu'il paraît naturel. Il ressort de ce secret que l'auteur veut faire œuvre de réaliste, car bientôt il reproche à ses contemporains de s'éloigner du sens commun et de la raison ; lui se déclare : "icy ie n'ay rien mis qu'un homme ne pût faire, ie me suis tenu dedans les termes d'une vie privée, afin que chacun se pût mouler sur les actions que ie descry." Il explique pourquoi il s'est servi de l'antiquité et l'amour : celui-ci doit démontrer les peines et les malheurs qui s'ensuivent ; celle-là donnera "une couleur étrange au bien ou au mal de nostre temps." Un autre côté du secret de son roman, celui que les autres devraient avoir aussi, c'est "de servir au public," c'est d'enseigner ; le roman, selon Mareschal, doit servir à corriger les hommes et les mœurs en peignant l'humanité telle qu'elle est. C'est seulement afin de plaire à la plupart des courtisans qui exigent des rois ou au moins des princes dans un livre que Mareschal a ajouté à la vie privée de son héros les amours d'une princesse grecque dont il formera le second livre de son œuvre afin "de faire l'antiquité descendre iusques à nous."

La préface est suivie d'un avis au lecteur qui excuse les nombreuses fautes d'impressions survenues à "la haste qu'on a eüe à imprimer ce Liure, que ie puis dire sans faire le vain, m'auoir esté arraché des mains, par mes amys, et ceux qui pouuoient beaucoup plus sur moy." Mareschal ajoute que l'imprimeur était si pressé qu'il n'a pas attendu que l'auteur lui fournisse le nom d'un personnage. La pagination du livre est défectueuse aussi.⁴⁰ Tout ceci porte à croire que le roman fut composé certainement dans le courant de 1626. Avant d'étudier les personnages où se verra la psychologie de Mareschal, voici l'analyse du roman :

Livre I. Chrysolite et Clytiman tous deux fort jeunes, d'abord ne s'aimèrent point, mais Clytiman nouvellement reçu avocat lui en conta, Chrysolite en crut une partie de ce que lui débitait son admirateur et on s'aima, on se courtitisa. La première querelle des amants fut causée par la jalousie de la jeune fille. L'amant céda. La trouvant trop jeune, le père sévit et défendit à sa fille de lire des romans et de recevoir des hommes. Chrysolite et Clytiman continuèrent à se voir par une fente d'un mur mitoyen.⁴¹ Clytiman contre la volonté de son père fit parler de mariage au père de Chrysolite, qui se relâcha de sa sévérité; mais l'humeur inégale de sa fille la porta vers Félismon, qui s'en vanta. De rage, le jeune homme quitta la ville, mais à la nouvelle du congé de Félismon il y retourna. L'amour des deux jeunes gens en devint plus ardent et ils s'écrivirent des lettres en termes assez libres, ce qui n'empêcha pas le cœur de Chrysolite de changer comme "vn cameleon," car elle était fière de recevoir des attentions et des cadeaux. Elle racontait tout à Incelie, une amie de Clytiman qui ne manquait pas de tout lui répéter. Dans l'espoir de garder son inconstante, Clytiman proposa de se lier par des promesses de mariage afin de rompre "l'obstination des parents et pour donner quelque assurance à leur amour." Le père de Chrysolite se laissa fléchir et Clytiman partit afin d'obtenir le consentement du sien.

Livre II. Lyvion, frère de Clytiman, y raconte le passé de notre héros. Célestine, qui lui avait ravi le cœur la première, fut mise au cloître afin de permettre de mieux doter d'autres enfants. Les frères partirent pour faire la guerre sous le magnanime Prince Marucie, au cours de laquelle Clytiman tomba amoureux de Phylistée. Après s'être

⁴⁰ Il s'y trouve plusieurs erreurs, voici la vraie pagination: les chiffres entre parenthèses indiquent le vrai numéro que devraient porter les pages: 1-528, 527-531 (533), 531-670 (672), 571-648 (750), 793 (913)-810 (930).

⁴¹ Cf. *Pyrame et Thisbé* de Théophile, II, 2 et Ovide, *Métamorphoses*, IV, 65-82.

distingué comme soldat et diplomate, Clytiman passa au service du roi Marchedan, dont il combattit la fille rebelle, Hélione. Pour suivre Clytiman au siège de Lotva, Phylistée se déguisa en cavalier et y arriva au moment où Clytiman refusait l'amour de la révoltée avec horreur à cause de sa méchanceté et de l'amour qu'il portait à Phylistée. Celle-ci de se faire reconnaître avec force caresses. Hélione finit par se tuer plutôt que se rendre. Sur le retour, au cours d'une tempête on fit naufrage et l'armure de Phylistée l'emporta au fond de la mer. Lyvion dut forcer son frère à vivre.

Livre III. Mironte, père de Chrysolite, mourut subitement. Les parents firent valoir qu'elle pouvait aspirer à un meilleur parti. Du reste, Clytiman ne put obtenir de son père qu'une lettre de consolation. Chrysolite, toutefois, craignait Clytiman car elle lui avait donné ce qu'elle ne pouvait accorder à un autre, mais elle voulait conserver sa liberté et fit imposer des conditions que le père du jeune homme refusa. Clytiman se résolut à en finir; mais quand il offrit à Chrysolite ses lettres et sa promesse, elle se jeta en pleurant à ses pieds. Le jeune homme resta, mais menaça toutefois Chrysolite de noircir sa réputation si elle ne tenait parole. Chrysolite oublia vite un homme "qu'elle ne pouvoit aymer mais n'osait hayr." Elle le couvrait de caresses, mais pressait Validor de la demander en mariage, Validor se laissa convaincre. Chrysolite écrivit deux lettres, une où elle se déclarait victime de la volonté maternelle, l'autre où elle proclamait son amour pour Validor. Quand Clytiman apprit son malheur, sa rage ne connut pas de bornes et il se vengea en disant tout à Incelie. Clériane, mère de Chrysolite, revint et dénonça le mensonge de sa fille, mais malgré tout celle-ci se refusait à épouser Clytiman, car elle avait des vues sur Validor. Clytiman sans l'approbation de son père ne savait que faire, Clériane le reçut mal et il alla trouver le frère de Validor. Celui-ci résolut de ne pas épouser Chrysolite mais, dans l'espoir d'obtenir des faveurs dans le genre de celles qu'avait eues Clytiman, ne se retira pas.

Livre IV. Clytiman mit tout le monde au courant de son procédé et l'approbation de sa conduite fut générale. Chrysolite et sa mère remuèrent Ciel et Terre, mais même les subtils Déliens, qui portaient le nom "du grand fils de Iupiter," ne surent extorquer la promesse de Chrysolite des mains de Clytiman. Parmi les parents de la jeune fille les ignorants voulurent tirer Clytiman à l'Aréopage, "car une ancienne coutume était devenue loi que tout Sénateur ne devait rendre compte de sa vie que tout le Senat ne fust assemblé." Chrysolite avoua publiquement avoir donné et reçu une promesse, mais Clytiman refusa de parler en disant qu'il n'avait rien fait qui ressortît d'une action devant le Sénat. Le résultat fut la déconfiture du parti de Chrysolite. On tâcha de ramener Validor, mais il ne voulait pas de Chrysolite et ne songeait qu'à s'amuser. Polemoferon se présenta, mais Chrysolite s'en servit pour tâcher de faire taire Clytiman et de faire parler Validor. Il s'écarta, de même qu'un nouveau soupirant, Pleuridan. Chrysolite essaya de rendre Validor jaloux en reprenant Clytiman, pour qui elle

ressentait plus d'amour que jamais, mais il ne pensa pas à l'épouser malgré un sentiment renaissant. Les parents de Chrysolite lui trouvèrent le jeune Entragon. Voilà Chrysolite flottant entre trois. Clytiman touché de pitié, écrivit une lettre assez rude à Chrysolite où il lui souhaitait de vivre heureuse; c'eût été la fin, mais Chrysolite refusa de recevoir le jeune homme et s'en vanta; à la sortie du Temple, devant tout le monde, Clytiman apostropha Chrysolite d'avoir menti; Clérianne débita bien des injures à Clytiman, mais, comme celui-ci payait des serviteurs chez Chrysolite, il eut l'avantage, car il en savait trop. La rupture fut définitive cette fois-ci. Chrysolite refusa Entragon, qui se fit tuer en duel sans laisser de regrets. A ce moment la ville fut frappée de grands désordres et tout le monde fit la paix à la demande des sacrificateurs. Clytiman offrit de rendre la promesse devant tous les parents, mais la jeune fille refusa, de crainte de nouvelles insultes, et fut accusée de désobéissance aux Dieux. Chrysolite à cette époque aima Validor passionnément, mais celui-ci rompit sur la question des biens. Un autre jeune Sénateur, Mélite, se présenta et Chrysolite arrêta bien vite ses larmes; Clytiman peignit Chrysolite de telle couleur que le nouvel admirateur ne revint pas et voilà Chrysolite seule, la fable de tous. Mareschal termine en annonçant une seconde partie, mais il ne tint pas cette promesse.

La psychologie de Mareschal, tant vantée par deux critiques étrangers et dénigrée par un savant français, se fait voir dans l'analyse du roman, mais où on peut surtout l'étudier c'est dans les personnages. Il nous semble y voir non pas des adversaires en une lutte entre l'homme et la femme, comme le voudrait M. Küchler, mais des victimes du destin, car Mareschal conçoit Chrysolite et Clytiman comme des êtres qui souffrent d'une triple fatalité, car leur tempérament orgueilleux et incertain pèse sur eux, les us et coutumes empêchent leur union et les Dieux, selon Mareschal, surtout Vénus, sont à leur proie attachés. L'auteur nous dit bien : Amour est "un Dieu qui est par dessus tous les hommes, qui porte une fatalité et qui ne sait ce que c'est de prendre des excuses en page."⁴² Plus loin il ajoute : "Clymanthe poursuit Chrysolite qu'il ne peut avoir, mais la fatalité suivait la beauté de Chrysolite."⁴³ Mareschal est imbu de l'idée que l'homme naît esclave, car il déclare qu'il n'y a "rien de moins libre que l'homme qui n'a jamais ce qu'il demande, il ne fait que ce qu'il plaist à la fortune de luy permettre."⁴⁴ Quant aux mariages, voilà comment notre auteur s'exprime en style de maître : "les mariages se font en terre, et sont preparez et

⁴² P. 50.⁴³ P. 89.⁴⁴ P. 259.

ordonnez dedans le Ciel";⁴⁵ le destin va plus loin, car "La fortune se joue de nos desseins, nous faisant quitter un bien pour courir apres un autre qu'elle n'a pas enuie de nous donner."⁴⁶ Dans le dénouement douloureux, Chrysolite blâme "l'astre malin qui preside à mes iours"⁴⁷ et Mareschal y ajoute son approbation directe "le Ciel auoit de l'interest que son infidelité fust punie . . . les Dieux la punirent de sorte que sa confession fut sa condamnation."⁴⁸

A cette fatalité des Cieux Mareschal ajoute celle des lois qui en matière de mariage substitue l'intérêt à l'amour. L'autorité absolue des parents de disposer de l'avenir de leurs enfants prive Clytiman de la première jeune fille aimée, car "ses parents lui donnèrent un cloître pour prison, vn azyle contre ces loix naturelles et toutefois bien violentes, qui ostent le bien aux plus ieunes et bien souuent aux plus vertueux enfans d'une maison, pour le donner aux aisnez, qui n'ont aucun bien de nature que celui qu'ils ont de naissance."⁴⁹ Les Divinités restent sourdes aux prières et permettent que l'on se serve de la religion pour conserver des intérêts particuliers. Pendant cinq longues années Clytiman ne peut obtenir le consentement de son père, "l'homme ne peut disposer de soy mesme que par la volonté de ses parents."⁵⁰ Les deux familles sont riches et de situation sociale égale, mais le père du jeune homme n'est point satisfait de la dot que veut offrir celui de la jeune fille, de là cette pensée amère de Mareschal, "le bien est la seule pièce qui fait aujourd'huy, et de tout temps, a fait les mariages."⁵¹

Voilà donc le héros et l'héroïne de Mareschal pris entre les Dieux et la société; voyons-les maintenant selon leur tempérament. Chrysolite était la plus glorieuse fille d'Athènes et sortait d'une des meilleures maisons. Quand Clytiman lui parla d'amour, elle trouva d'abord à redire à tout ce qu'il faisait, mais elle attirait en refusant. Enfant, son père lui avait permis mille petites libertés et lui laissait feuilleter tous les livres vieux et nouveaux. Mareschal fait voir ses craintes le jour de la réception de Clytiman comme avocat, ses prières, pour son succès dans toutes les églises. Son amour devint si profond qu'elle conçut de la jalousie pour sa meilleure amie et Clytiman se soumit à ses désirs et ne vit plus Amélite, qui avait

⁴⁵ P. 474.⁴⁷ P. 611.⁴⁹ P. 268.⁵¹ P. 120.⁴⁶ P. 621.⁴⁸ P. 624.⁵⁰ P. 259.

cependant protégé leurs premières amours. D'un autre côté Chrysolite tenait à conserver un ancien admirateur et Clytiman se courba de nouveau. Bientôt la jeune fille se mit à écouter d'autres galants, car "elle n'aymait rien tant que de s'ouïr estimer." Comme la Princesse de Clèves cinquante ans plus tard, Chrysolite avait tant de franchise qu'elle disait tout. Quand Clytiman fut dangereusement malade, Chrysolite s'alita, mais dès sa guérison elle se remit à voir deux autres hommes et un cavalier, bien qu'au fond elle aimât vraiment Clytiman. Le père du jeune homme défendait toujours leur union et les jeunes gens résolurent à se lier par un échange de promesses de mariage et alors Chrysolite connut une félicité parfaite en se donnant entièrement à son amant. Le père de Clytiman s'obstina à refuser son consentement et celui de Chrysolite mourut. La voilà donc immensément riche, sa vanité lui permit d'aspirer à un plus riche parti, sa famille l'y poussait; en plus Chrysolite craignait de perdre sa chère liberté avec Clytiman et, poussée par son humeur, elle se mit à commettre de nombreuses infidélités. Les jeunes amants se réconcilièrent, mais l'orgueil de la jeune fille en souffrit; elle se décida à quitter le jeune homme, mais auparavant "l'enivra de caresses, comme les chyrurgiens experts qui endorment les membres avant que de les couper."⁵² En passant des bras de Clytiman en ceux de Validor, Chrysolite donna à ce dernier "plus de faveurs en une heure qu'il eust esperé en des années," et lui avoua avoir donné une promesse à Clytiman. Les conseils stupides de ses parents lui firent poursuivre publiquement Clytiman pour obtenir cette promesse, elle n'en eut qu'une défaite et la haine implacable de Clytiman, qu'elle se remit à aimer plus violemment que jamais. Rebutée de ce côté, elle attira vers elle d'autres jeunes gens, car son but était de rendre Validor jaloux, mais celui-ci, prévenu par Clytiman, ne voulait que bien passer son temps. Chrysolite s'en aperçut, bien qu'elle se mît à l'aimer passionnément. Clytiman racontait son histoire à tout aspirant et Chrysolite fut bientôt isolée et Mareschal la laisse ainsi, tout en faisant entrevoir une suite où peut-être Chrysolite serait mariée, mais on sent, comme M. Küchler, que le roman est bien fini. Chrysolite pour s'être

⁵² Cf. Du Bartas, *la Semaine, sixième jour*, v. 966-972.

donnée ⁵³ à Clytiman s'est bien fermé la voie du mariage. Le rondeau de la Mesnardière intitulé *le Mariage surprenant* ⁵⁴ a pu montrer à Mareschal que *la Chrysolite* ne saurait se terminer autrement.

A la glorieuse Chrysolite s'oppose l'orgueilleux Clytiman. Ses parents ayant richesse et autorité, il fut nourri de perfection particulières et il avait parcouru la philosophie avant d'avoir seize ans, puis fait la guerre. Sûr de lui-même, il n'avait point été ému le jour de sa réception au barreau. Il était pardessus tout un "esprit imperieux, plus capable de commander que de descendre à de petits services." En matière de cœur, il avait toujours été enclin à l'amour. Il avait commencé par aimer Célestine, qui entra au couvent parce qu'elle avait frères et sœurs à doter, puis il adora Phylistée, qui mourut noyée, ayant voulu le suivre à la guerre; son amour pour Rosine ne fut que passager; il aima Chrysolite pendant cinq ans. Il commença par lui promettre beaucoup, tout en se réservant davantage, car il était trop jeune pour songer à se marier et ne voulait pas s'engager ouvertement. Mais bientôt il était si engoué de Chrysolite qu'il lui céda toujours; malgré la volonté de son père, il parlait mariage. Intelligent et plein d'esprit, il devina bientôt la conduite de Chrysolite avec un autre admirateur; quand Chrysolite lui dit tout, il se soumit dans la crainte de la perdre. Il obtint une promesse de mariage en assurant à la jeune fille que son honneur n'était nullement en jeu, qu'il ne la montrerait que si les parents voulaient le marier ailleurs. Après cette promesse il obtint toutes les faveurs possibles, mais fut surpris de n'y pas recueillir tout le plaisir auquel il s'attendait; toutefois il était tant épris de Chrysolite qu'il se déguisa pour être près d'elle et contempler sa maison pendant des heures. Quand il fut certain de l'infidélité de son amante, il pensa d'abord l'abandonner, mais sa vanité le fit vouloir triompher des

⁵³ Mareschal fait bien ressortir qu'il n'y eut sorte de privautés que les amants ne se fussent permises (p. 201), que Chrysolite donna à Clytiman ce qu'elle ne pouvait donner à un autre (p. 511), Clytiman conseille (p. 591) au frère de Validor de demander à Incelie "en quelle peine elle (Chrysolite) fut il y a environ un an, ayant perdu ce qu'elle recouvra le mois suivant." Du reste la conclusion de l'édition de 1634 est bien restée la même.

⁵⁴ *Les poésies de Iules de la Mesnardière*, p. 33, Paris, 1656.

autres. Devant une nouvelle trahison de Chrysolite, dans son désespoir, dans sa colère, lui plus âgé, plus expérimenté, il manqua de galanterie en racontant tout ce qu'il avait obtenu, cependant il pleura de repentir en se rendant compte qu'il avait deshonoré Chrysolite. Dans l'affaire de la poursuite Clytiman montra toute sa ruse d'avocat en amenant la jeune fille à dire tout et lui rien. Ne pouvant avoir Chrysolite, il poussa sa vengeance jusqu'à raconter son procédé à tout homme qui l'approchait. Il alla jusqu'à payer des serviteurs pour savoir ce qui se passait chez elle. L'homme intelligent et instruit, aveuglé par la colère et la vanité, perdit la femme qui lui avait tout accordé.

Mareschal étudie ses principaux personnages à fond. Au commencement Clytiman et Chrysolite ont des tremblements en s'abordant, ils se regardent comme deux ennemis qui ne sauraient se voir sans tressaillir, l'homme ne sait que dire, la femme que penser; puis vient la déclaration d'amour de l'homme en trois mots, la femme lui laisse dire ensuite tout ce qu'il voulait, bien qu'elle n'en crût qu'une partie. L'un et l'autre prirent gloire de se rendre. Tout marcha bien pendant quelques mois, chacun tenait bonne mine, mais chacun cachait quelque chose sous le jeu. Tous les deux trouvèrent de la joie à se remettre des lettres au nez des parents. Tous deux éprouvèrent le plaisir de l'amour accru par la jalousie. Ces deux enfants, car elle n'avait que seize ans et lui était tout jeune, triomphant de tous les obstacles, baisaient les pierres du mur mitoyen quand l'autorité paternelle leur défendit de se voir. Des enfantillages on passa aux privautés et tous deux en furent vivement tourmentés, "elle de les avoir données, lui de les avoir prises." Chrysolite mourait de la crainte "qu'estant un iour à Clytiman, il se souvint de ce qu'elle luy auoit donné lorsqu'elle n'y estoit point" et Clytiman "ne se pouuait asseurer d'une fille qui luy auoit donné si librement ce qu'elle luy deust auoir conservé avec tant de soin." Après la mort du père de Chrysolite, ce fut la vanité de la jeune fille qui refroidit son amour et non l'infidélité. Elle en vint à ni l'aimer ni le haïr, mais à le craindre. Quand Clytiman apprit que Chrysolite voulait le quitter, il examina sa conduite et son humeur; plus tard ce fut dans la rue que Clytiman fut mis au courant d'une nouvelle trahison de son amante et Mareschal nous le décrit "tout éperdu, son sang se refoula à son cœur, son visage pasle fut plein d'effroi, l'on eust dit une statue, les traits plus

voisins de la mort, il marche, plustost il fuit son ombre, ne reconnaist personne, il ne sait que croire." (p. 595) Sa colère éclate de sorte qu'ayant soif de vengeance, il commet l'irréparable en annonçant la nature des relations entre lui et la jeune fille. On sent que le roman est fini et qu'il ne reste plus qu'à punir la malheureuse par où elle a failli. La coquette perd ses admirateurs les uns après les autres, sa beauté se flétrit et elle reste seule.

Autour de ces deux personnages Mareschal a groupé leurs familles dont les divers membres sont intéressants car tous possèdent une réelle individualité. La famille de Chrysolite comprend son père Mironte, homme indulgent jusqu'à ce qu'il soit trop tard, s'occupant de ses propres affaires, voulant retarder le mariage un an ou deux jusqu'à ce qu'il ait fini une grande entreprise; peu pris par sa femme, mais très attentionné envers Spinelle, "la meilleure femme du monde qui n'avait pas sa pareille dans Athenes en esprit et artifice. Une merveille d'esprit, d'extraction assez basse, la nature lui donna ce que les autres acquièrent après longues peines," quoique mariée depuis huit ans, elle gouvernait Mironte. La mère de Chrysolite était d'une nature effacée. Elle accueillit Clytiman très favorablement et l'aida à voir sa fille quand son mari le défendit; toujours accoutumée à être dirigée, à la mort de son mari, au lieu de conseiller Chrysolite, elle permit aux parents de sa fille d'indiquer la conduite à suivre. Mareschal montre bien ces parents appelés à donner leur avis. Les judicieux veulent renouveler avec Clytiman, les sages veulent laisser agir le temps, les ignorants prétendent traîner Clytiman devant l'Aréopage. Ce sont eux qui assurent la perte de la jeune fille. Il faut voir Gelasmin à l'œuvre, le plus sot de tous mais le plus tapageur. Il commet faute sur faute et le jour du jugement devant le Sénat il paraît "avec le visage d'un furieux ou d'un insensé" tandis que Clytiman s'y trouve "le visage libre et modeste en habit." Parmi les parents se trouvait aussi Incelie qui se mit de la partie de Clytiman. Chrysolite lui disait tout et elle répétait tout.

De la famille de Clytiman nous ne connaissons que le père et le frère. Lycaste désire arranger lui-même le mariage de son fils et refuse son approbation au mariage avec Chrysolite, car il préfère de beaucoup les biens présents à ceux à venir et, même

après la mort de Mironte, il refuse de signer le contrat à cause de la différence des biens. Lyvion ne sert qu'à surveiller Chrysolite en ami de son frère et à raconter la jeunesse de Clytiman tout en faisant la cour à la belle Rosine, mais en ne l'épousant point non plus.

Les admirateurs de Chrysolite sont légion, mais Mareschal a le soin de donner à chacun quelques traits saillants qui les caractérisent. Clymanthe, le premier amoureux, soupire pendant six ans ; il est trop soumis et n'arrive jamais à plaire. Validor aurait été agréé volontiers comme mari. C'était un Sénateur distingué, ami de Clytiman. Homme de qualité, il possédait biens et bonnes façons et aima Chrysolite jusqu'à ce qu'il apprît la vérité. Alors il lui rendit visite dans l'espoir d'obtenir de certaines faveurs, mais il fut déçu. Félismon aurait été amoureux de Chrysolite s'il n'avait commis la faute de la demander à son père, qui l'éconduisit. Polemoferon, homme d'esprit et de courage, ne servit à la jeune fille qu'à essayer de rendre Validor jaloux. Pleuridan joua le même rôle sans succès. Entragon et Melante, tous deux fort jeunes, complètent la liste des aspirants à la main de Chrysolite. De désespoir le premier se fit tuer en duel, tandis que le dernier se retira dès que Clytiman lui peignit Chrysolite. Les maîtresses de Clytiman, qu'elles s'appellent Célestine, Phylistée, Belize ou Rosine, ne comptent pas dans le roman, car elles n'ajoutent rien au problème psychologique.

Mareschal a placé ses personnages dans un cadre contemporain, car la fiction de l'antiquité est si mince que nous ne pouvons la considérer un défaut comme le fait Körting. Le roman commence quand la noblesse est devant Chalcis assiégeant des rebelles factieux. On allume des feux de joie pour l'heureuse issue des armes d'Athènes contre les Doriens qui s'étaient révoltés sous prétexte de religion. Le siège doit être abandonné à cause "du temps et maladies d'hiver." Les *Mémoires de Pontis*, comme nous l'avons signalé plus haut, nous permettent de reconnaître le siège de Montauban, qui fut effectivement levé en novembre 1621.⁵⁵ Après que les amours de Chrysolite et de Clytiman ont pris racine, Mareschal nous apprend que le père de celle-ci doit se retirer d'Athènes avec sa famille à cause de la

⁵⁵ *Mémoires d'Andilly*, T. XXIII, p. 434, Nlle. Collection de *Mémoires*, Paris, 1881.

contagion. Nous avons une lettre de Molé de septembre 1623⁵⁶ qui nous parle d'une épidémie à Paris. Un autre détail historique précis que nous fournit le roman est la grande disette de vivres et de blé qui sévit dans Athènes. Dans les *Mémoires* de Molé se retrouve une lettre du roi datée du 26 novembre 1625⁵⁷ qui fait "defense de transporter aucun blé hors nostre royaume, afin que nos pauvres sujets ne manquent d'en être secourus en leurs necessités." C'est à ce moment que les Sacrificateurs, nous dit Mareschal, prédisaient de grandes misères à venir, les Temples se remplissaient et en bon observateur Mareschal d'ajouter "les libertins faisoient les mesmes actions qu'ils voyoient faire aux autres, ils donnoient les apparences de leurs devoirs, s'ils ne donnoient pas le reste." Notons un dernier fait historique. Le prince Marucie, adversaire du roi Phypiles, du Livre II, est sans aucun doute Maurice de Nassau, fils de Guillaume d'Orange, qui employait pas mal de troupes françaises dans les guerres des Pays-Bas. En 1618 il y avait deux régiments français, Descartes y était.⁵⁸ Au printemps de 1621, époque où Clytiman était au service, la guerre recommençait en Hollande entre Maurice et Spinola après la Trêve de douze ans.⁵⁹

Mareschal a choisi non seulement son époque mais son propre milieu. Tout son roman se meut dans ce monde d'avocats qu'a étudié M. Charles Normand,⁶⁰ gens qui vivaient en marge de la noblesse, qui aspiraient à la haute robe et qui dédaignaient la petite, ces nobles hommes—Mareschal étale ce titre quand il en a l'occasion—qui s'allient volontiers à la haute finance bourgeoise qui elle aussi aspire à monter. Le tableau de M. Normand est des plus noirs, celui de Mareschal couleur de rose. Il est à regretter que M. Normand ne se soit point servi de l'œuvre de Mareschal au lieu de se contenter d'étudier le Nicodème de Furetière quand il demande à la littérature son témoignage. Tandis que M. Normand porte à croire à l'extrême ignorance des juges mêmes, Mareschal nous assure que la réception des avocats dure toute une journée, que le combat est rude et que

⁵⁶ *Mémoires de M. Molé*, T. I, p. 315, *Société de l'Histoire de France*, Paris, 1855.

⁵⁷ P. 354.

⁵⁸ G. Cohen, *Ecrivains français en Hollande*, Paris, 1920, pp. 372-3.

⁵⁹ G. Edmundson, *History of Holland*, Cambridge Press, 1922.

⁶⁰ *La Bourgeoisie française au XVII^e siècle*, Paris, 1908.

les plus assurés hésitent. Mareschal est fier de ce Parlement qui selon lui gouverne toute la république. La dignité de Sénateur, lisez avocat au Parlement, est telle qu'elle suffit à garder un homme "en son devoir puis qu'il auoit à repondre de sa vie aux hommes les plus relevez du monde." L'honorabilité de ce corps est sans reproche. La solidarité de ses membres en impose à Mareschal, à ce moment lui-même, peut-être, un de ces clercs d'avocat qui se faisaient donner "des ventouses sur la main pour l'avoir plus délicate et moins chargée."

Par l'analyse du roman, par l'étude des caractères, par l'observation de son milieu, on peut se rendre compte que Mareschal a assez bien rempli la première partie de son programme. Il s'est tenu à l'observation d'un homme moyen dans la vie; selon lui voilà la moitié du secret de bien faire un roman; l'autre moitié est de rendre les hommes meilleurs. Voyons Mareschal à l'œuvre comme moralisateur. Il voit la vie en pessimiste, car "le mal est auiourd'huy si bien receu, que les vices des vns excusent ceux des autres." Il y a du vrai dans cette observation-ci: "la plupart des grands ne cherissent les roys que pour la fortune qu'ils en espèrent." Il attaque le grand luxe de l'époque car "les femmes depensent en vn an ce qui pouuoit suffire à une vie." Quant aux écoles "pour nous donner vn peu de science et de vertu, (elles) nous laissent ordinairement beaucoup d'ignorance et de vices." Mareschal chapitre les mères aussi; elles doivent tenir leurs filles, car "la vertu est comme vn cristal qui se ternit au mauvais air." Il condamne le duel en ces termes: "Brutale passion qui surpasse encore la rage des brutes comme si l'homme n'auoit pas assez d'ennemis dedans et dehors; qui tous tendent à le perdre, sans qu'il soit nécessaire que nous nous armions l'un contre l'autre et fassions contre nous plus que le destin, les maladies et tant d'autres infirmités humaines." Les médecins ne trouvent point de grâce aux yeux de Mareschal car, quand Clytiman tomba malade, "on luy retira tout son sang par les deux bras" et l'auteur ajoute "les medecins pour le moindre mal tirent toute la vie d'un homme . . . en nous prestant cette admirable charité de nous faire mourir pour nostre argent." L'attaque de Mareschal est bien plus vigoureuse en matière de mariage et de religion. La société et l'église s'accordent pour donner tout pouvoir au père de disposer de ses enfants. Tous les malheurs de Clytiman et de Chrysolite viennent du fait que

les jeunes gens ne peuvent obtenir le consentement du père du jeune homme, bien qu'ils soient de la même situation sociale, bien qu'ils s'aiment, bien qu'ils aient échangé des promesses de mariage et plus. En fait de religion Mareschal condamne les Protestants qui selon lui sont des factieux qui ne se sont armés que "sous vn faux pretexte de religion," mais il fait tout l'éloge possible du Prince Maurice qui combat l'Inquisition et l'Espagne. Son attaque principale est contre l'Eglise de l'Etat, dont les Temples ne sont que des lieux d'amour, les couvents des prisons de jeunes filles. Marie c'est Minerve qui devient jalouse du portrait de Chrysolite que l'on peint en son église. Les Saints de l'Eglise sont "les Dieux que la Grèce a inventés"; les prêtres sont "les ministres des Dieux qui tirent de très bons appointements." Mareschal consent à ce qu'ils prennent "nos biens mais qu'ils nous laissent la douceur de la vie et de la liberté, qu'ils prennent le prix des autels mais qu'ils n'y fassent point d'offrande qui ne soit volontaire." Voici le tableau des Jésuites qui se mêlent de ravoir la promesse de Chrysolite. Nous citons tout le passage pour démontrer que, même dans l'attaque, Mareschal s'efforce d'être juste, qu'il sait présenter les divers côtés d'une question tout en y étudiant les aspects variés :

Elles eurent recours aux Ministres des Dieux, qui souvent voilent leurs mauvaises actions sous vn faux pretexte de conscience, et qui pour cette fois treuuerent plus fins qu'eux, s'estans adressés à Clytiman sous couleur d'avis spirituels, qui leur fit voir que souuent on paye les sots de deniers dont ils pensoient nous auoir vendus. Ceux-cy s'appelloient Deliens, et auoient pris le nom assez audacieusement de celui du grand fils de Iupiter de qui la Divinité a rendu tant d'Oracles dans l'Isle de Delos, comme s'ils eussent voulu cacher sous vn nom divin tant d'imperfections humaines, et tant de mauvaises qualités qui tiennent de l'homme et qu'on remarquoit tous les iours en eux. Ces Deliens ne s'estoient retirés du monde que pour en estre avecque plus d'autorité et de credit, et pratiquer leur malice avecque moins de soupçon et plus d'impunité, on a descouuert beaucoup de mauuais desseins qu'ils auoient contre l'Achaye et des intelligences secretes avecque l'Estranger, qui ne se pouuoient mieux cacher que sous leurs robes, car on eust dit que c'estoit vn habit à couvrir tout. Au reste ils estoient tous hommes d'esprit et scauants en fait de Religion, tellement que le bien qu'ils contribuoiert de ce costé à l'ornement de la République recompensoit le mal qu'ils faisoient d'autre part; et quoy que les plus aduisez des Athéniens les connoissent comme l'ennemy de la fortune de la République, on leur donnoit vne entrée facile par tout à cause de leur science et de leur capacité. Tout ce qu'ils purent auprès de Clytiman fut de perdre leur

peine; comme il connut qu'ils se iodoient de la Religion et qu'ils s'en seruoient pour donner couerture à des affaires particulières il eut aussi peu de scrupule qu'eux, et plus de iugement si bien que dans ce labyrinthe de devotion il deffit le monstre de leur impiété et en sortit le filet d'Ariadne ou les promesses de Chrysolite aux mains. (pp. 646-8)

Nous avons vu d'abord à quel point Mareschal a su tenir sa promesse quant à l'observation de ce qu'un homme moyen peut faire dans la vie. Il a par une psychologie fine et pénétrante fait ressortir les états d'âme de ses personnages. Nous croyons avoir démontré aussi qu'il a rempli l'autre partie de "son secret" en faisant voir comment il s'efforce de fustiger les mœurs et les hommes de son époque. On peut dire que ses efforts n'ont point produits de résultats, mais quant à lui dénier en matière d'art sa valeur psychologique et en matière de morale son rôle de réformateur c'est autre chose et on a tort de l'accuser de n'avoir fait que des promesses dans *la Chrysolite*.

MM. Körting, Kuchler et Lefranc ont déjà chanté les louanges du style de Mareschal. C'est un style vif et fin qui sait être varié et mouvementé au besoin. Sa phrase de début est typique: "Chrysolite n'auoit encore aucun dessein sur Clytiman." Un peu plus loin l'attitude des amants le jour de la réception de Clytiman à l'Aréopage est décrite ainsi:

Tout le iour qu'on fut à le recevoir, Chrysolite visita tous les Temples de la ville, et n'y eut Dieu de tous ceux que la Grèce a inuentez qu'elle n'invoquast avecques des vœux, afin qu'ils fussent propices à Clytiman: qui d'autre part asseuré de son faict ne s'estoit pas beaucoup esmeu, et auoit passé la nuit precedente iusqu'au iour en des esbats qui ne marquoient aucunement son apprehension pour le combat qu'il deuoit soustenir le lendemain, au sujet duquel le plus asseuré des Areopagites eust refusé plus d'une fois avant que d'y entrer. (p. 37)

Parfois la phrase de Mareschal atteint la maxime, telles que celles-ci: "vne fille en amour ne donne pas peu quand elle reçoit" (p. 178), "les louanges qu'on nous donne en nostre présence, sont des armes contre nous, de qui la pointe est cachée sous la flatterie" (p. 237), "il semble que ce soit vne maxime de nostre infirmité qu'il faille auoir esté trompé pour estre sage" (p. 564). Par l'étude des personnages nous avons déjà démontré les qualités psychologique du style. M. Körting en a cité bien des pages.⁶¹ Mareschal sait aussi être éloquent, il déborde

⁶¹ *Op. cit.*, pp. 137-9.

d'émotion sincère quand il fait son plaidoyer contre la cruauté paternelle et l'indifférence de la religion qui permettent l'entrée dans des couvents de sœurs cadettes pour avantager les enfants aînés. La sincérité de Mareschal semble d'autant plus vibrante quand il décrit les malheurs de Célestine qu'il y dépeint sans doute une aventure personnelle, car dans ses poésies de 1630 il chante aussi sa Phyllis, qui lui fut ôtée, dit-il, par le même procédé. Mareschal possède aussi un fonds d'humour qui perce ça et là et qui ajoute une autre note. Un exemple se trouve à la fin du roman. Chrysolite a perdu tous ses admirateurs quand Melante, le jeune Sénateur, se présente et Mareschal permet à son lecteur de s'imaginer la joie de Chrysolite en l'accueillant. Ce qui plaît surtout chez Mareschal c'est le style causeur. Quand il décrit la trahison de l'héroïne, par exemple, il s'arrête et nous dit : " ie ne scay comme ie dois croire ce que moy-mesme i'escry." Il se sert de ce style naïf à la Montaigne pour relier les neuf cents pages de son roman et tenir devant le lecteur les faits saillants. Il lui arrive parfois de s'en servir afin de faire savoir ce qui va se passer. Quand il nous a décrit Chrysolite et Clytiman tremblant face à face, il saisit l'occasion pour annoncer que cela présage les "maux qui leur deuaient arriver et dont cette histoire sera remplie." Après que Chrysolite a donné sa promesse de mariage, Mareschal nous avertit " Ah ! Chrysolite que cette folie vous doit couster vn iour ! " Il s'arrête et cause avec ses personnages. Au moment où Chrysolite a dit à Validor qu'elle ne tenait plus à Clytiman, Mareschal lui demande où sont sa prévoyance et son esprit. Il va jusqu'à censurer directement ses personnages : Clytiman a tort de courtiser Chrysolite, Chrysolite a tort de tout rapporter à Clytiman, Clytiman a tort de supporter l'humeur de Chrysolite.

Mareschal ne pouvait écrire neuf cents pages en un style coloré, animé et varié ; son roman est inégal et l'auteur tout à ses analyses d'âmes se répète bien souvent. Il analyse trop minutieusement des banalités. Le souffle lui manque parfois et des pages qui auraient dû être supprimées côtoient d'autres pages excellentes. Mareschal se fatigue et les dernières parties du roman traînent. Le style est souvent précieux mais c'est celui de l'époque. Par exemple il affirme que, quand on voyait Chrysolite, " Il falloit l'aymer ou n'auoir point d'yeux et l'aymant en auoir encore moins." Plus Clytiman "souffrirait

l'humeur de Chrysolite, plus Chrysolite lui en donnoit à souffrir." Hélione écrit à Clytiman que s'il veut faire sortir son frère de prison, il faut qu'il lui permette d'entrer dans les siennes.

Nous avons fourni en ce premier chapitre ce que l'on peut offrir de détails biographiques sur Mareschal. Nous y avons étudié les poésies de sa jeunesse et examiné de près son roman, autre œuvre de début. Dans les prochains chapitres nous le verrons travailler pour le théâtre. Les succès qu'il y obtint expliqueront sans doute pourquoi il n'a pas continué à cultiver la poésie et le roman, genres où il était plus difficile de recevoir des récompenses immédiates.

CHAPITRE V

CRITIQUE GÉNÉRALE

Les idées de Mareschal offrent un intérêt particulier, surtout quand il s'agit de la fatalité et de l'amour. L'attaque contre les Dieux dès *la Chrysolite* proclame que l'antiquité n'est qu'une couleur et le lecteur n'a pas de difficulté à connaître la pensée de l'auteur au sujet de la divinité. Mareschal appartenait à la génération des libertins d'alors. Toute son œuvre de jeunesse, poésie, roman ou théâtre, est dirigée contre l'Eglise, mais avec le temps cette hostilité disparaît. L'amour aussi est le bien de ces Dieux implacables, car la Fatalité domine les humains et Vénus s'attache à sa proie. Chrysolite et l'Oronte de la *Sœur Valeureuse* en sont les types extrêmes, mais cette passion qui ne raisonne pas se retrouve un peu partout dans l'œuvre de Mareschal, dans *la Généreuse Allemande* aussi bien que dans les pièces de la fin de sa carrière dramatique, le *Jugement équitable*, voire même dans *le Dictateur romain*.

Cet amour fatal se heurte à la volonté paternelle. Au nom de l'amour, Mareschal élève vigoureusement la voix contre le pouvoir autoritaire que les lois accordent aux parents en matière de mariage et l'autorité que possèdent les pères de disposer de la liberté de leurs enfants. Il attaque l'Eglise, qui permet aux parents de se débarrasser de certaines de leurs filles afin de doter leurs sœurs. Cette vive protestation contre l'abus de l'autorité paternelle se retrouve dans les poésies de jeunesse, dans *la Chrysolite* surtout, dans *la Généreuse Allemande*, dans *l'Inconstance d'Hylas*, dans *le Mausolée*, jusqu'à dans *le Dictateur romain*.

Mareschal ne se borne pas à vouloir enseigner aux parents leur devoir envers leurs enfants. Il conçoit la littérature comme une chaire, et de diverses façons il fait de la prédication sociale. Son roman a été écrit dans ce but ; son *Railleur* a la même intention ; son théâtre est toujours sain et, bien qu'il ne fustige pas toujours directement les hommes et les mœurs, le bon exemple qu'il y offre est une école sûre. Il enseigne le respect à l'égard du monarque. Les rebelles sont condamnés. Les rois sont tout

puissants, car dans *la Généreuse Allemande* on rend à un prince battu ses états, tandis que dans *la Sœur Valeureuse* et *le Mausolée* les rois disposent des pays. *Le Dictateur romain* est l'apologie du pouvoir des lois. Les princes sont cléments ; l'Empereur d'Allemagne est du côté de la justice ; les rois de Thrace et de Perse voient juste ; Papyre et surtout Charles de Bourgogne font justice quoi qu'elle coûte. Toutefois la Cour chez Mareschal, comme chez Du Ryer, est un lieu redoutable et dangereux, où les petits doivent fermer les yeux, s'ils veulent parvenir. Mareschal proteste contre le duel et loue Charles le Téméraire de ce qu'il n'emploie pas la torture.

Malgré cette crainte de la Cour, Mareschal a pris ses personnages généralement à la noblesse, et ceux-ci se conduisent en gens honorables. S'ils ne le font pas dans la pièce, c'est par raison dramatique et ils se repentent à la fin. Mareschal a donné une large part à la bourgeoisie dans son œuvre, surtout dans son roman, où il étale toute son admiration des avocats. Il admire le bourgeois, l'honnête homme de Plaute, l'homme moyen qui sait vivre, qui n'est pas parfait, mais qui est près de la nature, comme on disait alors, mais Mareschal n'admire pas les prêtres. Il attaque rudement les médecins dans *la Chrysolite* et dans *la Généreuse Allemande*. Il est permis au peuple de paraître sur la scène. Un geôlier, des pages, quelques citoyens, un Turc ont leur mot à dire dans les œuvres de jeunesse.

Mareschal possédait une haute culture, révélée par l'étude de ses sources. Il connaissait les littératures anciennes et la littérature italienne et il a puisé dans un roman anglais. *L'Inconstance d'Hylas*, *la Cour Bergère*, *le Jugement équitable*, *le Capitan*, *le Dictateur romain* ont des sources bien connues. Les trois premières pièces sont prises à l'histoire ou à la littérature modernes, tandis que deux autres sont purement classiques. *La Chrysolite*, *le Railleur*, *la Généreuse Allemande* sont empruntés à l'actualité, *la Sœur Valeureuse* et *le Mausolée* ont des sources classiques. Quant à leurs ressorts psychologiques, quant aux éléments romanesques de ces deux pièces, on les retrouvera en abondance dans les tragi-comédies françaises de l'époque de Mareschal. Ils font partie du fond commun de la littérature dramatique du temps. Ils s'en vont diminuant dans l'œuvre de Mareschal et finissent par disparaître. Mareschal, il est à noter, n'a rien pris

directement à l'Espagne, mais à l'Italie il a pris la forme du *Railleur* et celle du *Portrait de la jeune Alcidiane*.

L'art dramatique de Mareschal représente une évolution qui est générale à son époque. Ce dramaturge est bien de son temps. Il a tâtonné, il s'est essayé, car il possède deux veines qu'il exploite côte à côte. Deux courants se retrouvent dans Mareschal, celui d'aventure, qui montre les amoureux, leurs difficultés, les étapes qu'ils ont à traverser avant d'arriver au bonheur; l'autre est le courant psychologique. *La Chrysolite* de bonne heure demande un intérêt réaliste; l'Aristandre de *la Généreuse Allemande* est français et folâtre; *l'Inconstance d'Hylas* donne le meilleur exemple de la méthode psychologique; *la Sœur Valeureuse* étudie l'inceste au milieu du romanesque; *le Railleur* suit la méthode réaliste; *le Capitaine à Paris* pour cadre; *la Cour bergère* est purement romanesque; dans *le Mausolée* les deux courants se croisent et Mareschal termine sa carrière par deux œuvres réalistes et psychologiques, *le Jugement équitable* et *le Dictateur romain*. Cette transformation du romanesque au réalisme s'accompagne d'une concentration qui saute aux yeux. Les deux journées de *la Généreuse Allemande*, qui racontent tout, sont suivies de *la Sœur Valeureuse*, de *l'Inconstance d'Hylas*, de *la Cour Bergère*, du *Mausolée*, où l'exposition de ce qui est arrivé avant la pièce se fait avec bien moins de détails, tandis que, dans *le Jugement équitable* et dans *le Dictateur romain*, l'action est des plus concentrées. Il y a une évolution claire et sûre vers le classicisme dans l'œuvre dramatique de Mareschal.

Notons certains détails de son art dramatique, qui accompagne son développement vers un réalisme complet. Batailles, surprises, assassinats, déguisements, prisons disparaissent avec le temps et la violence physique n'apparaît plus. Les morts remplissent le théâtre de jeunesse de Mareschal, mais jamais la Mort, car Mareschal ne frappe jamais les amants à la fin de ses pièces. Sa doctrine du plaisir à fournir au spectateur assure un dénouement heureux sauf dans *le Jugement équitable* et là même Mareschal offre au parterre le mariage probable de l'héroïne et de l'ami fidèle. L'amour remplit les pièces de Mareschal. Camille poursuit son Aristandre, Oronte son frère; les amis inséparables pourchassent les deux filles du roi d'Arcadie; le prince ennemi fait la guerre pour les beaux yeux de la fille d'Artémise; la passion de Rodolfe amène sa perte aux mains de

son père, le Téméraire. Ce n'est qu'à la fin de sa carrière que Mareschal offre des luttes entre l'amour et le devoir dans le cœur de ses principaux personnages. Dans *le Jugement équitable*, toute la pièce se limite à la lutte chez le duc de Bourgogne entre son amitié et son amour pour un fils et son devoir qu'il doit remplir comme justicier. Papyre, le dictateur romain, a le même problème. Le grand but de Mareschal est de plaire. Ce n'est que sous l'influence de Corneille qu'il essaie dans ses deux dernières pièces d'émouvoir par la pitié. Une dernière note : ses pièces ne sont jamais immorales. La vertu est récompensée et il n'y a guère de mots obscènes, même dans les comédies, bien que *le Railleur* mette en scène une courtisane.

* * *

Mareschal est un auteur peu connu du dix-septième siècle ; nous espérons avoir pu établir par ce travail qu'il mérite d'être mieux apprécié. Il a droit, nous semble-t-il, à sa place dans l'histoire du théâtre français de 1625 à 1650, car il a non seulement joué son rôle dans le développement du genre, œuvre de toute la génération de 1630, mais il a apporté une contribution non négligeable, à la littérature du temps de Louis XIII.

Mareschal a joué un rôle dans l'évolution générale de la tragédie à la tragédie régulière. Il a débuté comme ardent apôtre de toute liberté et il a terminé dans les règles. Avidé d'applaudissements, il subit l'influence générale. Les hésitations et les tâtonnements de son œuvre indiquent qu'il n'a pas changé brusquement. C'était toute une littérature en travail alors dans laquelle Mareschal, partisan du bon plaisir de l'auteur, ennemi des règles, arrive graduellement à accepter la formule des doctes. De nulle unité dans *la Généreuse Allemande* Mareschal arrive par étapes aux unités absolues. Il se donne d'abord la liberté de mêler les genres et de violer les bienséances et il termine sa carrière par une rigoureuse séparation des genres et une sévère observation des bienséances. Ces changements amènent une conception unifiée, solide, concentrée dans l'art dramatique de Mareschal. Le fait demeure qu'il construit bien mieux une pièce régulière qu'une œuvre libre, voilà sans doute pourquoi il a fini par se conformer à ces fameuses règles qu'il avait attaquées avec véhémence.

Par un autre côté Mareschal travaille à l'œuvre commune de

sa génération, c'est par son amour de la psychologie. Il commence par étudier à fond l'inconstance dans ses poésies, son roman et son théâtre. Chrysolite et Hylas sont d'excellentes études de caractère. Ces personnages sont bien étudiés et Mareschal a droit, comme Tristan l'Hermite, au titre de précurseur de Racine, car il a fait sa part dans l'évolution psychologique de la littérature de son siècle; peut-être serait-il arrivé à être quelqu'un, s'il n'était pas venu si tôt. N'ayant guère de modèle, il a aidé à préparer la voie, qu'il ait au moins un souvenir!

De plus, Mareschal a aidé à faire connaître Plaute aux spectateurs du dix-septième siècle. Tout comme Rotrou et plus tard Molière, il a joué un rôle dans le développement de la comédie de son temps, en adaptant une des pièces du comique latin. C'est une contribution à retenir. S'il a fait connaître Plaute, il a subi l'influence de son grand contemporain Corneille, car le succès des tragédies romaines de Corneille a visiblement influencé Mareschal, dont la dernière œuvre, *le Dictateur romain*, démontre profondément l'influence de *Cinna*, de *Polyeucte* et surtout d'*Horace*.

Mareschal par d'autres contributions d'un ordre plus particulier a droit à être mieux connu. Il a voulu donner à son œuvre un caractère national. *La Chrysolite*, *l'Inconstance d'Hylas*, *le Railleur*, *le Capitain* n'ont que des personnages français. Le héros de la *Généreuse Allemande* est français. Charles le Téméraire appartient à l'histoire de France. Ce n'est pas seulement par le caractère bien français de ses personnages que Mareschal se distingue, mais aussi par son choix de sujets contemporains. Il veut être de son temps, même quand il ne montre pas des coins de la France, de Paris surtout, il représente les mœurs de son temps, et met des canons dans *la Sœur Valeureuse*. Cette avidité de faire du contemporain le fait se saisir du roman de Sidney, qui a traversé la Manche, et Mareschal a droit, à côté de La Calprenède, à l'attention de ceux qui s'intéressent aux relations littéraires de la France et de l'Angleterre à cette époque. Il est à noter que Mareschal ne se sert jamais de l'Espagne, sauf quand il veut affubler son personnage de ridicule. Un capitain sera espagnol, mais ce sera tout.

Mareschal intéresse aussi par son côté pittoresque. Il débuta en littérature par un poème qui décrit Paris en fête. Dans la *Généreuse Allemande* c'est un beau parc et un magnifique château

qui s'offrent aux yeux du spectateur. La maison du financier du *Railleur* est très ornée. Dans le *Mausolée* une toile montre la pyramide du monument et la scène se passe à l'intérieur de cette merveille du monde. *Le Dictateur romain* nous révèle un beau coup d'œil pour son unique décor.

On peut demander pour Mareschal une petite place dans l'histoire de la critique littéraire de son époque, car dans la poésie, dans le roman, au théâtre il proclame ses idées et doctrines littéraires avec énergie. Il élabore son système dramatique et explique les avantages du genre romanesque et libre. Il connaissait les anciens et les attaque, puis les adapte selon le goût de ses contemporains. Il apprécie la comédie italienne aussi bien que la poésie de Marin. Sa revendication du droit du poète de faire selon son inspiration et sa demande d'innover dans le roman lui donnent droit à être connu de ceux qui aspirent à étudier le romantisme de 1630. En tout cas la préface de *la Généreuse Allemande* est de beaucoup plus énergique que celle bien mieux connue d'Ogier pour *Tyr et Sidon*, de Schelandre.

Il y a deux autres raisons de faire sortir Mareschal de l'oubli. La première c'est qu'il a fait en 1630 une comédie de caractère. Son *Inconstance d'Hylas* fut la première comédie de ce genre au théâtre français. Nous en offrirons sous peu une édition critique. Le dernier titre de gloire de Mareschal a déjà été signalé par MM. Chardon et Michaut qui ont démontré qu'il touchait de près à Molière. Ce n'est pas un mince honneur d'avoir dressé l'acte de 1643 et d'avoir écrit une pièce pour d'illustres acteurs qui après avoir tenté fortune à Paris durent se réfugier en province. Ajoutons que le *Railleur* par son observation des mœurs, par son pessimisme, par sa scène du sonnet a pu servir à l'auteur du *Misanthrope* qu'affectionnait Mareschal quand ce grand génie était, lui, inconnu.

Un dernier mot. Nous nous réjouissons si cette étude peut faire accorder aux œuvres de Mareschal et à son nom un peu plus de place dans les histoires littéraires de la France du genre et du format de celle de MM. Bédier et Hazard. Nous réclamons pour lui que l'on cite la préface de *la Généreuse Allemande* à côté de celle de *Tyr et Sidon*, que l'on place son nom à côté de celui de Mairet et de bien d'autres qui ont travaillé à l'évolution du théâtre en France de 1625 à 1650, que l'on dise que comme Rotrou il a contribué à faire connaître Plaute en France au dix-

septième siècle, que l'on fasse ressortir son goût du pittoresque à côté de la poésie colorée de du Ryer, que l'on n'oublie pas que *l'Inconstance d'Hylas* est une comédie de caractère de 1630, et que la psychologie de son roman est remarquable pour son époque. En un mot qu'on lui accorde la place qui lui revient dans la production littéraire de la génération qui était en pleine activité de 1625 à 1645.

BIBLIOGRAPHIE ¹

- Ancien théâtre françois*, Paris, 1854-57.
- Anonyme, *le Capitan ou le Miles Gloriosus*, Paris, 1639.
- Archiv für das Studium der Neuren Sprachen und Literaturen*, 1909,
article par W. Küchler sur le commencement du roman psycholo-
gique en France.
- Arnaud, Charles, *les Théories dramatiques au XVII^e siècle*, Paris, 1888.
- Aubignac, François abbé d', *la Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1715.
- Balusse, *Molière à Bordeaux*, Paris, 1898.
- Beauchamps, de, *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, 1735.
- Bédier et Hazard, *Littérature française*, Paris (1923).
- Bernardin, N-M, *Un précurseur de Racine: Tristan l'Hermite*, Paris,
1895.
- : *Hommes et mœurs au XVII^e siècle*, Paris, 1900.
- Biographie universelle, ancienne et moderne* . . . Michaud frères, Paris,
1852.
- Bray, René, *la Formation de la doctrine classique en France*, Paris,
1927.
- Brunet, J-C., *Manuel du Libraire*, Paris, 1860.
- Chapelain, *Catalogue de tous les livres de feu M. Chapelain*, Edited by
C. Searles, Stanford Univ., Calif., 1912.
- Chappuzeau, Samuel, *le Théâtre françois où il est traité de l'usage de
la comédie*, Paris, 1875.
- Chardon, Henri, *la Vie de Rotrou mieux connue*, Paris, 1884.
- : *Nouveaux documents sur la vie de Molière*, Paris, 1886.
- Corneille, Pierre, *Œuvres* (Grands Ecrivains), Paris, 1862.
- De Boer, Josephine, *Life and Works of Guillaume Colletet*, Dissertation,
Johns Hopkins University, 1925, unpublished.
- Drujon, *Livres à clef*, Paris, 1888.
- Fest, *Der Miles Gloriosus in der französischen Komödie*, Münchener Bei-
träge, 1897.
- Fournel, Victor, *Petites comédies rares et curieuses du XVII^e siècle*,
Paris, 1884.
- : *les Contemporains de Molière*, Paris, 1875.
- : *la Comédie*, Paris, 1892.
- Fournier, Edouard, *le Théâtre français au XVI^e et au XVII^e siècle*,
Paris, La Place, Sanchez et Cie, s. d.
- Goulas, N., *Mémoires*, Paris, 1879-1882.
- Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*,
Oppeln u. Leipzig, 1891.

¹ Ici ne figurent ni les œuvres de Mareschal ni les travaux que nous
n'avons employés qu'une fois; au dernier cas nous avons signalé les
renseignements bibliographiques dans les notes.

- Lachèvre, F., *Bibliographie des recueils collectifs de poésies*, 1579-1700, Paris, 1901, *supplément*, Paris, 1905.
- Lancaster, H. Carrington, *le Mémoire de Mahelot . . .*, Paris, 1920.
- : *Pierre du Ryer, Dramatist*, Washington, 1912.
- : *The French Tragi-Comedy; Its origin and development from 1552 to 1628*, Baltimore, 1907.
- : *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, Baltimore, 1929-1932.
- Lanson, Gustave, *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, New York, 1920.
- La Vallière, le duc de, *Bibliothèque du théâtre françois, depuis son origine*, Dresde, 1768.
- Le Breton, André, *le Roman au dix-septième siècle*, Paris, 1912.
- L'Estoile, Pierre de, *Mémoires*, Paris, 1881.
- Lavis, E., *Histoire de France*, VI, Paris, 1905.
- Lemazurier, P. D., *Galerie historique des acteurs français . . .*, Paris, 1810.
- Limmes, H. P., *Œuvres de Plaute*, Amsterdam, 1719.
- Loyseau, Ch., *Traité des ordres*, Cologne, 1613.
- Lucas, H., *Histoire philosophique et littéraire du théâtre français*, Paris, s. d.
- Le Moliériste*, Paris, Tome IX, 1888.
- Marsan, Jules, *la Pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1905.
- Michaut, G., *la Jeunesse de Molière*, Paris, 1922.
- Molé, M., *Mémoires*, Paris, 1855.
- Normand, Ch., *la Bourgeoisie française au XVII^e siècle*, Paris, 1908.
- Ovide, *les Métamorphoses en latin et en françois de la traduction de Pierre du Ryer*, Bruxelles, 1677.
- Parfaict, Frères, *Histoire du théâtre françois*, Paris, 1745-1749.
- Petit de Julleville, Louis, *Histoire de la langue et de la littérature française*, Paris, 1896-1899.
- Reynier, Gustave, *le Roman réaliste au XVII^e siècle*, Paris, 1914.
- : *le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908.
- Rigal, E., *Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1889.
- : *De Jodelle à Molière*, Paris, 1911.
- Sidney, Philippe, *l'Arcadie de la Comtesse de Pembroke*, traductions de J. Baudouin, Paris, 1624-25 et de Geneviève Chappelain, Paris 1624-25.
- Soleinne, Martineau de, *Bibliothèque dramatique*, éditée par P. L. Jacob (Paul Lacroix), Paris, 1843-4.
- Tallemant des Réaux, *les Historiettes*, Paris, 1854-58.
- Urfé, Honoré d', *l'Astrée*, Paris, 1612-1627.

LIFE

Lionel Charles Durel was born in New Orleans, Louisiana, on the 25th day of September, 1885, of French ancestry. He was educated in his native city, receiving his degrees of A. B. and M. A. at the Tulane University of Louisiana in 1906 and 1909, respectively. Teaching has been his life work. In 1918 he accepted a position as head of the French department in the H. Sophie Newcomb Memorial College, Tulane University, which he has held since that year. He did all his research work under the guidance of Dr. H. Carrington Lancaster in the University of Chicago, in the libraries of Paris, and in the Johns Hopkins University. He has pursued with profit courses in Romance literature under Professor Alcée Fortier in Tulane University, under Professors H. Carrington Lancaster and George Havens in the University of Chicago, and under Professors H. Carrington Lancaster, Gilbert Chinard, Gustav Gruenbaum and José Robles in the Johns Hopkins University.

